

## Nouveautés

---

Numéro 106, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56443ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

(1997). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (106), 4–21.

## ACTES DE COLLOQUE

Normand BAILLARGEON  
Bernard LEFEBVRE  
Conseil général Territoire de Belfort

## CONTES

Gilberto Flores PATIÑO

## ESSAIS

Stanley BREHAUT RYERSON  
Jean CHATEAUVERT  
Serge COURVILLE (dir.)  
Marty LAFORST  
Paul M. MARCHAND  
Gilles PELLERIN  
Jacques PELLETIER

## ÉTUDES

Yves BOISVERT  
Aurélien BOIVIN  
André GAUDREAU  
Germain LACASSE  
Benoît MELANÇON  
Lise MORIN  
Jean-Pierre TRAHAN

## LINGUISTIQUE

Noëlle GUILLOTIN

## NOUVELLES

Normand BOISVERT  
Pierre MANSEAU

## POÉSIE

René CHAR  
Guy DUCHARME  
Marc GONTARD  
Claude PARADIS  
Élise TURCOTTE

## RÉCIT

Huguette O'NEIL

## REVUE

*Mæbius*

## ROMANS

Alessandro BARICCO  
Tahar BEN JELLOUN  
Michel BERGERON  
Dominique DEMERS  
Jean d'ORMESSON  
Annie ERNAUX  
Gilles MARCOTTE  
Pascal MILLET  
Philippe POLONI  
E. Annie PROULX  
Danielle ROY  
George SAND  
Jacques SAVOIE  
SAPPHIRE  
Michel TREMBLAY



INDEX DES AUTEURS

## ▼ ACTES DE COLLOQUE

## Histoire et sociologie.

## Positions épistémologiques et propositions pédagogiques

Collectif sous la direction de Bernard LEFEBVRE et Normand BAILLARGEON  
Les Éditions Logiques, Montréal, 1996, 332 p.

Ces actes rassemblent les communications d'un colloque franco-québécois tenu en France en mai 1993. On y traite des fondements épistémologiques de l'histoire et de la sociologie, des relations que ces disciplines entretiennent entre elles et de leurs implications pédagogiques et éducationnelles.

L'ouvrage est en trois parties : la première regroupe des discussions historiques et épistémologiques sur l'histoire et la sociologie ; la deuxième présente quelques études portant sur la thématique du colloque ; la troisième dresse un état des lieux de l'éducation, tant sur le plan sociologique qu'historique, et avance quelques propositions pédagogiques.

C'est cette dernière partie qui m'est apparue la plus intéressante, surtout les textes abordant les propositions pédagogiques. Signons celui de Bernard Lefebvre, « L'enseignement de l'histoire et le présent », qui pose des problèmes récurrents en didactique de l'histoire, notamment celui de l'enseignement d'un passé par lequel l'élève ne se sent pas concerné. Une des façons d'y remédier serait d'enseigner l'histoire du présent, voire la sociologie.

Mentionnons également le texte de Nicole Lautier, « Les concepts en histoire : de l'approche de l'épistémologie aux opérations didactiques », dans lequel elle se penche sur un problème particulier de la didactique de l'histoire, celui de l'ap-

ropriation des concepts par les élèves. Elle illustre comment ceux-ci parviennent à la construction de notions historiques singulières à partir de catégories « qui



leur paraissent familières, naturelles ». Une telle opération, ancrée dans l'expérience du social qu'ont les jeunes, fait ressortir à quel point les futurs professeurs d'histoire doivent demeurer sensibles au présent. S'ils ne le font pas, les élèves le feront pour eux.

Jean-Denis CÔTÉ

### Les jeunes. Pratiques culturelles et engagement collectif

Conseil général Territoire de Belfort, Archives départementales, Belfort, 1996, 276 p.

Le livre *Les jeunes. Pratiques culturelles et engagement collectif* présente les actes d'un colloque tenu à Belfort en juin 1995, en prélude au festival rock du mois de juillet, les Eurockéennes. Dans une vingtaine de textes, les auteurs, venus de plusieurs pays (en particulier de la France et du Québec), tentent de brosser un portrait de la jeunesse actuelle. Les

articles y sont regroupés sous trois grandes catégories : « I. La musique. Des musiques », « II. La culture autrement », « III. Lire-Écrire ». On y traite de choses aussi diverses que le besoin d'appartenir à un groupe, l'engagement social, la révolte, la variété des pratiques culturelles aussi bien que la tendance à l'uniformisation.

L'importante contribution des universitaires québécois (plusieurs sont des collaborateurs de *Québec français*) permet aux lecteurs de se reconnaître dans un contenu dont l'aspect universel passe par la réalité d'ici. Ainsi Roger Chamberland propose une analyse de la musique « grunge » et du phénomène des « rites destroy » ; Édith Madore explore l'univers de la littérature de jeunesse ; Richard Saint-Gelais propose de voir les livres dont vous êtes le héros comme des « œuvres ouvertes ». Le point de vue européen n'est pas moins intéressant, alors que Valentina García Plata explique ce qu'est « le rock à Madrid »



ou bien que Maryse Souchard présente le rap français comme un phénomène des banlieues.

Il ne s'agit là que de quelques exemples visant à faire voir l'intérêt de cet ouvrage, qu'on pourrait recommander à quiconque, comme Alain Viala dans la conclusion, voudrait tenter de répondre aux questions : « Quelles cultures, et quels jeunes ? »

Gilles PERRON

## ▼ CONTES

### Les contes de mon père

Gilberto Flores PATIÑO

Fides, Saint-Laurent,

1996, 168 p.

(Traduit de l'espagnol

par Ginette Hardy ;

illustré par Irina Aszalos)

Outre certaines figures importantes, tel Octavio Paz, la littérature mexicaine demeure relativement peu connue, principalement pour les francophones qui doivent dépasser l'obstacle de la langue pour découvrir une culture à mi-chemin entre l'américanité du nord et celle du sud. Auteur d'origine mexicaine vivant au Québec depuis près de dix ans, Gilberto Flores Patiño perpétue la mémoire de contes narrés par son (?) père lorsqu'il était enfant. Dans une traduction de Ginette Hardy, il nous livre des histoires fantastiques sur fond de contrées mexicaines.

Sept contes, parfois anecdotiques, parfois moralisateurs, composent ce recueil dont l'unité repose sur l'acte de narration et le style du conteur. « Tante Soco » présente le regard de l'enfant sur sa tante éprouvée par un mariage malheureux, enfermée dans la contemplation d'images du passé qui défilent sur un miroir « magique ». « Toña », autre

conte portant le nom d'un personnage, est également centré sur un miroir, celui où se regarde cette mendicante qui n'a pas toute sa tête. C'est par ce miroir qu'elle se rend dans les limbes pour retrouver son enfant mort-né. La métaphore du temps qu'est « Les tricoteuses du temps » côtoie deux « Histoires » et deux « Contes », ces derniers se terminant explicitement par une morale, contrairement aux premières qui apparaissent davantage ludiques.

Le schéma traditionnel de la transmission d'une tradition orale sert de prétexte à cette œuvre. Les contes sont mis par écrit et non littérisés ; les marques de l'oralité et de l'interaction conteur/auditoire parsèment la narration : « Savez-vous une chose ? Moi, je crois que l'archange Michel a eu raison de faire ce qu'il a fait » (p. 63). Dans un vocabulaire simple et accompagnés d'aquarelles-esquisses naïves, ces contes fantastiques distraient et offrent un dépaysement momentané, probablement plus apprécié des jeunes que des adultes.

René AUDET

## ▼ ESSAIS

### Population et territoire

Serge COURVILLE (dir.)

Les Presses de l'Université Laval,

Sainte-Foy, 1996, 182 p.

(Coll. Atlas historique du

Québec)

Après *Le pays laurentien au XIX<sup>e</sup> siècle* (PUL, 1995), qui proposait une géographie historique de la socioéconomie québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle, en abordant, pour les régions de Québec, Trois-Rivières et Montréal, en 1831, 1851 et 1871, des sujets comme la population, l'agriculture, l'industrie, le

monde marchand et les infrastructures de communication, voici *Population et territoire*, deuxième volet de l'« Atlas historique du Québec » sous la direction de Serge Courville et Normand Séguin. Dans le but de « retracer l'origine du peuplement dans le territoire actuel du Québec, depuis les origines jusqu'à nos jours », une équipe de chercheurs multidisciplinaires chevronnés — géographes, démographes, historiens, sociologues — a uni ses efforts pour reconstituer le « long processus d'humanisation du territoire » (p. 2). Serge Courville donne le ton et s'attarde aux « premières conquêtes » et aux premiers groupes humains qui ont habité ce coin de terre, tandis que John Dickinson brosse un portrait complet de « la population autochtone » depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Les démographes Hubert Charbonneau, Jacques Légaré, Bertrand Desjardins et Hubert Denis s'intéressent quant à eux à la population française de la vallée du Saint-Laurent avant 1760. C'est à Gérard Bouchard, spécialiste des régions, que l'on a confié le chapitre consacré à la formation des espaces régionaux et au peuplement de Montréal. Claude Duguay et Yves Roby s'attardent à l'exode rural vers les villes et à l'exil hors frontières, aux États-Unis en particulier, exode qui a marqué le Québec au siècle dernier. Le dernier chapitre, confié à Paul Villeneuve, porte sur les principaux phénomènes contemporains de la société québécoise dont les mouvements de population, l'étalement urbain, le retour à la terre, etc.

Chaque chapitre comporte un encart cartographique qui explique des phénomènes abordés dans

les chapitres. Ces encarts sont abondamment illustrés et rehaussés de tableaux et de schémas fort utiles qui aident à mieux comprendre le phénomène du peuplement et le long processus d'humanisation du territoire. Les spécialistes ont su rendre leurs textes accessibles et vivants ; les exemples qu'ils utilisent sont toujours concrets et pertinents. Voilà certes un bilan fort intéressant des recherches sur nos origines et notre durée, et une contribution importante à notre histoire. À lire absolument, à petites doses. Une simple remarque : pourquoi ne pas présenter succinctement chaque collaborateur, même si chacun est bien connu des spécialistes ?

Aurélien BOIVIN

### Sympathie pour le diable

Paul M. MARCHAND

Lanctôt éditeur, Outremont,

1997, 132 p.

Stephen King peut aller se rhabiller ! Vous trouvez que le roi de l'horreur américain est sombre, macabre en même temps que soucieux du moindre petit détail ? Eh bien, on couronne un nouveau roi, Paul M. Marchand, qui mérite les honneurs grâce à son livre *Sympathie pour le diable*, paru chez Lanctôt éditeur. Vraiment, le « king » passe pour un enfant de chœur aux côtés de Marchand.

L'auteur de *Sympathie pour le diable* s'est improvisé journaliste de guerre pendant huit longues années, passant la majeure partie de son temps à flirter avec la mort dans les rues de Beyrouth et de Sarajevo. Il nous livre ici un album de scènes d'horreur auxquelles il a assisté durant toutes ces années et, croyez-moi, il en met beaucoup plus que le client en demande. Rien ne lui échappe. Que ce soit un



bébé de 17 mois qui, jouant sur son lit, reçoit une balle en pleine tête, sous l'œil attentif de sa maman qui tente en vain de recoller les morceaux, jusqu'à un chien que Marchand décide d'achever pour lui éviter des souffrances, sans oublier les (trop) nombreux cadavres putréfiés, rongés par les vers, entassés à la morgue et qu'il s'amuse à compter tout en mangeant un sandwich.

Les détails ne manquent pas, car rien n'arrête le journaliste, qui trouve un malin plaisir à jouer avec la mort, qui la frôle de près plus d'une fois, ce qui lui vaut un nombre incroyable de blessures et, par le fait même, de visites dans les hôpitaux (ou ce qui en reste).

Qu'à cela ne tienne ! Peu importe si les gens qui le côtoient tombent comme des mouches. Remis sur pied, notre héros retourne sur le champ de bataille pour livrer l'information, car, ne l'oublions pas, il est journaliste. Ce titre n'est toutefois qu'un prétexte. Ce qu'il veut : côtoyer la mort ; ce qu'il aime : voir couler le sang de ses victimes. Il adore d'ailleurs ce spectacle. Le pire, c'est que Marchand raconte la vérité pure et simple et met à nu la cruauté de l'homme.

Malgré toutes les horreurs répertoriées, on traverse ce livre d'une couverture à l'autre en moins de deux heures. On boit littéralement les paroles de l'auteur, qui, lors d'entrevues, s'amuse à dire « notre petit côté noir ». Cœurs sensibles s'abstenir. Même si le livre n'est pas illustré, on arrive facilement, au fil des pages, à construire les images. Voilà tout un ouvrage qui vaut la peine d'être lu. On dit souvent que les génies sont souvent des incompris. Marchand

doit être un de ceux que l'on prend pour un illuminé, qui a perdu la carte mais qui choque.

Marc-André BOIVIN

**États d'âme, états de langue. Essai sur le français parlé au Québec**

Marty LAFOREST  
Nuit blanche éditeur, Québec,  
1997, 144 p.

À intervalles réguliers, on nous ressort la même rengaine : « Les Québécois parlent mal ! » Le dernier Untel en lice est Georges Dor qui, après avoir écrit dans les quotidiens, a publié, l'automne dernier, un essai sur la détérioration de notre parler, sous le titre *Anna braillé ène shot (Elle a beaucoup pleuré). Essai sur le langage parlé des Québécois* (voir *Québec français*, n° 105, p. 6).

C'est à la suite d'un défi lancé par son éditeur que Marty Laforest, linguiste et chercheuse à l'Université Laval, a décidé, avec l'aide de quelques collaborateurs, de répondre à celui qui s'ennuyait tant à la Manic en opposant à la nostalgie passionnée du chansonnier l'objectivité et la rigueur de la linguistique. Dans son argumentation, Dor oublie qu'une langue n'est pas statique mais qu'elle évolue dans le temps et dans l'espace : il n'y a donc pas une seule langue française, espèce d'idéal à atteindre.

Ensuite, il commet quelques équations tordues et réductrices : pour lui, le bon français est de France, plus précisément de la bourgeoisie parisienne, et la langue québécoise est celle de la classe ouvrière montréalaise. Une fois l'ordre remis, l'auteure s'intéresse à plusieurs « défauts » de notre langue — la pauvreté du vocabulaire, le « tu » particule interrogative, l'accent



et le diphthongue, le tutoiement, etc. — et montre qu'ils sont soit des traits communs à tous les parlers populaires de la francophonie, soit des marques de notre histoire, des façons de parler qui ont traversé l'épreuve du temps.

Le débat sur la langue résulte principalement de la méconnaissance de son fonctionnement. *États d'âme, états de langue* s'avère une bonne introduction à la linguistique québécoise et prouve qu'on ne parle pas si mal. Espérons que l'essai saura mettre une pause — d'au moins quarante ans ! — à ces sempiternelles chicanes entre les Anciens et les Modernes...

Louis FISET

**Des mots à l'image. La voix over au cinéma**  
Jean CHÂTEAUEVERT  
Méridiens Klincksieck /  
Nuit blanche éditeur,  
Paris / Québec, 1996, 247 p.

Rares au Québec sont les ouvrages sur le cinéma qui peuvent se vanter d'avoir la stature de *Des mots à l'image. La voix over*

au cinéma. Extrêmement bien documenté, rédigé dans un style clair sans abuser du métalangage, cet essai portant sur la voix d'un narrateur, superposée à l'image, a de nombreux mérites. Tout d'abord, la voix over n'a été que très peu étudiée jusqu'ici ; plusieurs théoriciens la mentionnent mais aucun ne s'attarde en cerner le phénomène avec autant de profondeur. En fait, il est ici surtout montré que le narrateur verbal exerce une fonction qui se rapproche davantage de la modalisation que de la narration comme telle. Ce faisant, la voix over au cinéma conditionne notre réception des images ; elle nous dit entre autres comment les recevoir. En prime, le travail de Châteauevert est agrémenté de tableaux qui permettent une synthèse rapide des éléments théoriques exposés.

On pourrait considérer que l'auteur s'inscrit dans l'air du temps, par l'adjonc-



tion de théories de la narration à des approches pragmatiques où le spectateur est pris en compte dans l'analyse des films, et qu'il flirte avec une mode qui a manifestement cours chez les universitaires. Il est vrai, aussi, que le sujet risque de n'intéresser que les inconditionnels de la théorie cinématographique. Qu'à cela ne tienne, le résultat est fort convaincant et très instructif.

Christiane LAHAIE

### Les origines du Canada

Stanley BRÉHAUT RYERSON  
VLB éditeur, Montréal,  
1997, 396 p.  
(Coll. Études québécoises)

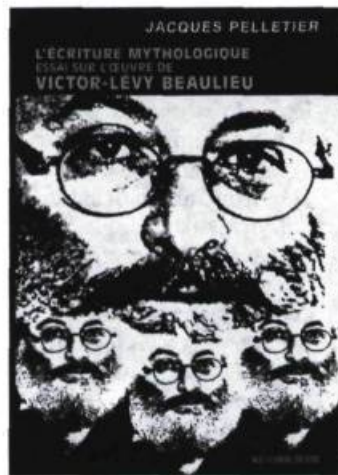
Cet ouvrage est la traduction de *The Founding of Canada*, édité pour la première fois en 1960. Sa suite, *Unequal Union*, a, étrangement, déjà été traduite en 1972 sous le titre : *Le capitalisme et la confédération : aux sources du conflit Canada-Québec*. Dans la préface du présent livre, Alfred Dubuc s'attarde d'ailleurs à expliquer les possibles causes de cette inversion. On peut également s'interroger quant à la pertinence de présenter, en 1997, un ouvrage historique datant des années soixante. L'intérêt tient au fait qu'il s'agit là d'une interprétation fondée sur une analyse matérialiste de l'histoire canadienne, ce dont l'auteur ne se cache nullement.

Ryerson ne s'attarde pas à mettre en valeur des faits historiques obscurs ou mésestimés, mais jette plutôt un éclairage particulier sur les événements constitutifs de l'histoire, s'appuyant sur de nombreuses citations tirées de Marx, de Engels et de Lénine. L'évolution du Canada devient le fait de « l'évolution des formations sociales comme un proces-

sus d'histoire naturelle » (p. 22). Il présente, en quelque sorte, les affrontements perpétuels des diverses classes sociales, puis définit les événements marquant l'histoire comme leur produit naturel.

Cette démarche offre l'avantage de placer au cœur du récit des acteurs qui en sont le plus souvent absents, depuis les censitaires, dont l'auteur nous apprend que ceux de la Nouvelle-France faisaient preuve « d'indocilité et d'esprit d'indépendance » (p. 164) aux yeux du pouvoir en place, jusqu'aux magnats du capitalisme de l'époque, telle la Compagnie des Cent-Associés, à laquelle il impute la guerre meurtrière que se livrèrent les Iroquois et les Hurons dans les années 1640.

Cette analyse couvre un champ très vaste, emprun-



tant tantôt à l'histoire américaine, tantôt à l'histoire et aux tractations politiques des empires européens. Les événements sont présentés de façon vivante, en de très courts chapitres, ce qui ajoute un élément agréable à une lecture déjà fort riche. On pourrait craindre que le traitement historique ne fasse preuve d'un déterminisme excessif. Cette tendance apparaît inévitable pour peu que soit tentée

une interprétation de quelque chose d'aussi complexe que l'histoire. Mais il n'y a, en cela, rien de gênant dans la lecture des *Origines du Canada*. Il appartient au lecteur, au fond, de considérer les traits qu'il juge les plus pertinents.

Marc-Antoine TANGUAY-LAUZIÈRE

### L'écriture mythologique. Essai sur l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu

Jacques PELLETIER  
Nuit blanche éditeur,  
Québec, 1996, 281 p.  
(Coll. Terre américaine)

Nettement plus succinct que la fiction dont il entend rendre compte, *L'écriture mythologique. Essai sur l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu* vient sans doute combler une lacune majeure dans le domaine de la critique littéraire au Québec. Pour des raisons que l'auteur tente brièvement d'expliquer, Beaulieu serait boudé par les intellectuels québécois, de sorte que

d'intertextualité) que pour son univers baroque qui serait une sorte d'allégorie autour de la notion d'écriture, un peu à la manière de *À la recherche du temps perdu* de Proust et mettant en scène rien de moins que l'histoire du Québec. Sont donc ici discutées ses œuvres littéraires, de *La vraie Saga des Beauchemin* à ses essais et à son théâtre, en passant par *Les Voyageries*.

On s'en serait douté : pour faire le tour d'un sujet aussi vaste que les écrits de VLB, il aurait fallu une étude encore plus détaillée. Malgré tout, Pelletier tire bien son épingle du jeu. Il parvient à aborder l'essentiel, c'est-à-dire les grandes figures mythiques que l'écrivain met en place, son américanité, son écriture foisonnante et souvent iconoclaste. Bref, voilà un essai intéressant pour qui aimerait faire connaissance avec la faune unique que dépeint Victor-Lévy Beaulieu.

Christiane LAHAIE

### ▼ ÉTUDES

Sevigne@Internet.  
Remarques sur le courrier électronique et la lettre  
Benoît MELANÇON  
Fides, Saint-Laurent, 1996, 57 p.  
(Coll. Les grandes conférences)



Spécialiste du XVIII<sup>e</sup> siècle et de la forme épistolaire, Benoît Melançon enseigne à l'Université de Montréal. Les habitués du cyberspace littéraire francophone le connaissent entre autres par son implication dans la liste Balzac-L (liste électronique de discussion sur les littératures francophones). Ces deux modes d'« existence » de l'universitaire se superposent dans son quotidien, mais tout autant dans cette conférence publiée chez Fides. Dans les deux cas, le

sa production littéraire, pourtant abondante, aurait fait l'objet d'un nombre restreint d'études. Avec une évidente humilité, à l'aide d'une grille essentiellement thématique, Pelletier se propose de mieux faire connaître l'œuvre de Beaulieu, non pas tant pour ses techniques narratives (bien qu'il soit question



lien entre ces domaines peut parfois paraître difficile à établir ; une phrase en quatrième de couverture, par son étrangeté, le laisse déjà entendre : « [Melançon] est l'auteur de *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII<sup>e</sup> siècle* et il se sert du courrier électronique tous les jours ».

Cet hiatus entre littérature et informatique est franchi par Melançon : les échanges épistoliers fréquents au XVIII<sup>e</sup> siècle sont mis en parallèle avec le courrier électronique utilisé en cette fin de XX<sup>e</sup> siècle. Cet essai combat une thèse, celle qui soutient que le courrier électronique est une modernisation, une technologisation de la correspondance par lettres. En cinq remarques, Melançon semble détruire cette association induite. Convoquant pour sa démonstration la matérialité des lettres (voire leur fétichisme), la temporalité (intervalles et délais), la représentation de l'auteur (opposée à l'efficacité du *e-mail*), la notion de destinataire et la confidentialité,

il en arrive à affirmer que le courrier électronique n'est pas tant un mode de correspondance qu'un « prolongement du téléphone » (p. 46) qui décidément n'a vraiment pas le charme d'une lettre parfumée, tachée d'une larme, celle qui derrière le cachet de cire montre l'écriture tremblotante d'une main amoureuse...

René AUDET

### La nouvelle fantastique québécoise de 1960 à 1985. Entre le hasard et la fatalité

Lise MORIN  
Nuit blanche éditeur,  
Québec, 1996, 300 p.  
(Les cahiers du CRELIQ,  
série « Études »)

La littérature québécoise est le lieu d'un phénomène important, celui du fantastique, qui est présent de façon marquée dans le genre de la nouvelle. Un groupe de recherche de

l'Université Laval (Groupe de recherche interdisciplinaire sur les littératures fantastiques dans l'ima-

ginaire québécois — GRILFIQ) a d'ailleurs consacré plusieurs années à ce sujet. L'ouvrage de Lise Morin (qui est en fait sa thèse de doctorat) s'inscrit dans cette lignée ; l'auteure fonde son travail sur les données du groupe pour parvenir à une caractérisation des formes du fantastique dans la littérature québécoise contemporaine (1960-1985).

À l'aide de seize nouvelles, Morin établit deux registres du fantastique : le fantastique canonique et le néo-fantastique. Après un survol des théories les plus connues sur la question (Castex, Todorov, Bessière, Fabre...), elle explore trois facettes du fantastique : les signaux idéologiques, narratifs et linguistiques ; la structure du récit fantastique ; l'idéologie à l'œuvre dans les récits. La première facette étudie les marques textuelles du fantastique, la narration et les indices d'objectivité et de subjectivité présents dans les récits du corpus ; Weinrich et Perelman/Olbretsch-Tyteca y sont convoqués. La deuxième, reposant sur des approches développées par Greimas et Barthes, s'attarde aux programmes narratifs et au code herméneutique. L'étude des codes logique, littéraire et culturel constitue la troisième facette de la littérature fantastique explorée par Lise Morin.

Cet ouvrage — imposant par son déblayage de la question du fantastique littéraire québécois — n'est pas sans compléter les travaux de Michel Lord portant sur une problématique connexe. L'analyse des nouvelles retenues et les tableaux synthétiques aident à mieux saisir les nuances théoriques avancées par l'auteure. Il ne faudrait pas penser lire une analyse sur le genre de la nouvelle ; au contraire, il ne s'agit que d'une des formes

du fantastique. Il aurait été intéressant de voir comment cette forme permet l'exploitation de techniques textuelles propres au fantastique, techniques peut-être rarement employées dans le roman, et donc spécifiques à la nouvelle.

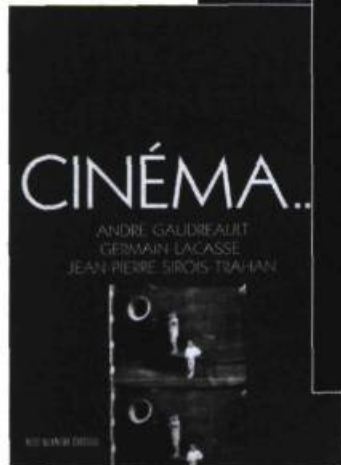
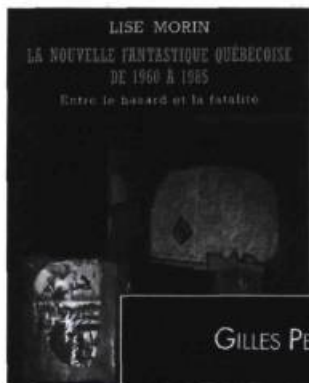
René AUDET

### Nous aurions un petit genre. Publier des nouvelles

Gilles PELLERIN  
L'instant même, Québec,  
1997, 217 p.

Professeur de littérature au cégep F.-X. Garneau, Gilles Pellerin est depuis plusieurs années associé à la nouvelle au Québec. Nouvelliste et directeur de la maison d'édition L'instant même (fondée il y a dix ans), il constitue sans nul doute un des piliers de ce genre (*petit genre*, souligné-t-il). Après la publication d'une anthologie esquissant les diverses facettes de la nouvelle québécoise depuis dix ans, il propose un essai, véritable plaidoyer pour ce genre : il veut montrer sous un nouveau jour la place de la nouvelle au Québec, irrité par des affirmations à l'emporte-pièce comme « Il n'y en a plus que pour la nouvelle ».

Reprenant le titre d'une courte allocution prononcée dans le cadre d'un colloque sur la nouvelle (dont le texte est publié dans *Le genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle. Actes du colloque l'Année Nouvelle à Louvain-la-Neuve 26-28 avril 1994*), l'auteur dresse un portrait qui se veut actuel de cette question. Divers propos sont tenus sur le sujet, diversité favorisée par la confusion entre l'éditeur, le professeur, l'ex-critique et le lecteur. Dans ce recueil (forme qui ne lui est pas inconnue...) de vingt-cinq





textes, Pellerin définit la nouvelle, parle de la composition en recueil, traite de questions linguistiques, éditoriales, pédagogiques ; il écorche au passage les chauvinistes montréalais qui ne conçoivent pas l'existence de littérature hors de la métropole, tout comme il commente « La mort du livre avant d'avoir tué l'ours » en cette ère technologique.

Dans un style souvent flamboyant, Pellerin tient un discours éclaté dans sa forme (digressions, multiples notes en bas de page, amusement aux dépens du lecteur), mais dont les idées émergent clairement : malgré la place — apparemment — importante tenue par la nouvelle au Québec, ce genre demeure le parent pauvre du roman, forme valorisée parmi toutes, encore et toujours.

René AUDET

### Au pays des ennemis du cinéma...

André GAUDREAU, Germain LACASSE et Jean-Pierre TRAHAN  
Nuit blanche éditeur, Québec,  
1996, 215 p.

En 1916, un journaliste russe, en visite au Québec et témoin de la vendetta du clergé contre les « petites vues » et des actions du bureau de censure le plus sévère au monde, qualifie le Québec de « pays des ennemis du cinéma ». Car l'avènement de ce nouveau médium faisait bien des jaloux... En effet, depuis sa première apparition, à Montréal, le 27 juin 1896, le cinéma connaît ici un succès fulgurant et, en 1907, les deux plus grandes salles de cinéma au monde, le Ouimetoscope et le Nationoscope, sont mont-réalisées.

Les auteurs proposent une petite histoire en quatre temps des vingt premi-

ères années du cinéma au Québec. Ils exposent la controverse de la première représentation au Canada, qui a eu lieu à Montréal ou à Ottawa, selon la solitude à laquelle appartient l'historien. À peine deux années plus tard, Gabriel Veyre vient réaliser *Danse indienne*, vue Lumière n° 1000 — le plus ancien film québécois qu'il nous reste —, sur la réserve de Kahnawake. Dès lors, Montréal et surtout Québec deviennent des lieux de tournage pour les Edison et les Griffith. À ces pionniers s'ajoutent les premiers Québécois, réalisateurs et exploitants des salles concurrents, Léo-Ernest Ouimet et Georges Gauvreau. Mais qui dit production de films dit réception, et censure...

Au pays des ennemis du cinéma... montre, avec images, photos et documents d'époque à l'appui, que le cinéma québécois n'est pas né en 1950, comme certains l'affirment, mais qu'il a plutôt connu un terrain fertile dès son arrivée ici, c'est-à-dire à peine six mois après la « première-projection-publique-payante-d'images-photographiques-animées » des frères Lumière. Voilà qui remet les pendules à l'heure !

Louis Fiset

### L'analyse postmoderniste

Yves BOISVERT  
L'Harmattan, Paris,  
1997, 241 p.  
(Coll. Logiques sociales)

Après avoir publié *Le monde postmoderne* (L'Harmattan) et *Le postmodernisme* (Boréal), Yves Boisvert revient en force avec *L'analyse postmoderniste*. Les approches classiques n'arrivant plus à expliquer le monde dans lequel nous vivons, Boisvert se donne comme objectif de proposer

un nouvel instrument d'analyse qui permettrait de mieux saisir notre monde contemporain qui est présentement, ne nous le cachons pas, en plein bouleversement. C'est en s'inspirant du postmodernisme que l'auteur élabore une nouvelle grille d'analyse postmoderniste pour les sciences sociales et politiques.

Le projet de Boisvert, avec cet ouvrage, est de taille : théoriser le postmodernisme pour ensuite utiliser la grille analytique afin d'apporter de nouvelles explications concernant la remise en question de l'État-providence et le retour à l'éthique, qui se fait ressentir de plus en plus dans les sociétés occidentales.

L'auteur défend l'idée que derrière le corpus postmoderniste, aux apparences hétérogènes, plurielles et fragmentées, se cache une vision du monde logique et cohérente. Dans un souci de légitimation, Boisvert fait appel à de nombreux écrivains essayistes, philosophes et sociologues comme Lyotard, Mafessoli, Habermas, Lipovetsky et bien d'autres qui ont réfléchi sur la postmodernité, pour lui permettre de définir ce qu'est le postmodernisme. Il explique ainsi les différents paramètres théoriques qui constituent la vision du monde postmoderniste pour ensuite voir si cette vision du monde peut être utile en analyse politique.

En plus de l'écriture simple et accessible, l'analyse postmoderniste a le mérite d'être une étude assez souple qui peut ainsi répondre à un souhait de l'auteur : permettre à d'autres analystes d'utiliser ce nouvel objet théorique pour réaliser différentes études dans plusieurs domaines variés des sciences humaines. Enfin, pour tous

ceux qui désirent se familiariser avec ce courant d'idées absolument passionnant, *L'analyse postmoderniste* est un ouvrage indispensable.

Suzanne LEMAY

### Pour une lecture du roman québécois. De Maria Chapdelaine à Volkswagen blues

Aurélien BOIVIN  
Nuit blanche éditeur, Québec,  
1996, 370 p.

Cet ouvrage d'Aurélien Boivin, professeur au Département des littératures de l'Université Laval, est un recueil de quinze fiches de lecture de romans québécois du XX<sup>e</sup> siècle. Les fiches comportent différentes rubriques : un résumé du roman, une explication du titre (et parfois de la page couverture), des précisions sur les personnages principaux, l'espace (les lieux ou le décor) et le temps (la durée), la structure du roman et les thèmes majeurs.

Bien que la majorité de ces fiches aient été publiées dans des numéros antérieurs de *Québec français*, ce livre présente un intérêt supplémentaire dans la mesure où, cette fois, l'auteur a ajouté quelques volets. Mentionnons la réception critique du roman lors de sa première publication (qui inclut certaines interprétations proposées) de même qu'une bibliographie des auteurs et de leurs œuvres dans le but de simplifier la recherche des utilisateurs.

Outre les deux romans mentionnés dans le titre, les romans analysés, tous des classiques, sont *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard, *Le Survenant* de Germain Guèvremont, *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, *Le temps des hommes* d'André Langevin, *Agaguk* d'Yves Thériault, *Le libraire* de Gérard Bessette, *Une saison dans la vie*



d'Emmanuel de Marie-Claire Blais, *Salut Galarnéau!* de Jacques Godbout, *La guerre, yes sir!* de Roch Carrier, *Un dieu chasseur* de Jean-Yves Soucy, *L'emmitouflé* de Louis Caron, *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges* de Michel Tremblay et *Les fous de Bassan* d'Anne Hébert.

Fort accessible, ce document est incontestablement un outil des plus utiles pour les professeurs de français du secondaire et

du collégial. Il s'avère également un véritable guide pour ceux qui entreprennent des études universitaires en littérature et en enseignement du français.

Jean-Denis CÔTÉ

## ▼ POÉSIE

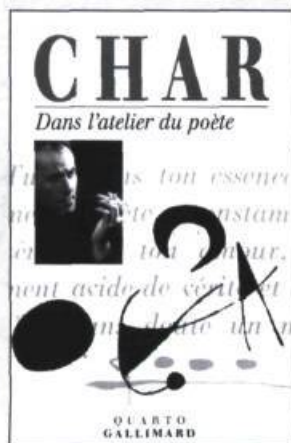
### Iwona

Marc GONTARD  
Éditions Hôtel Continental,  
Plancoët (Bretagne),  
1996, n. p.

Le recueil de poésie de Marc Gontard, directeur du CELICIF (Centre d'Étude des Littératures et Civilisations Francophones) de l'Université Rennes 2, Haute Bretagne, constitue un merveilleux hymne à la nature nordique du Québec, qu'il a exploré au cours de l'été 1995. Précédé d'une adresse à la « déesse forestière » Iwona qui lui donne son titre, l'ouvrage est réparti en trois moments, trois reconnaissances, où

l'auteur procède à une identification allégorique de la Nature et de la Femme. Iwona, au nom symbolique de la toundra et du sapin, porte tous les attributs de l'une et de l'autre, inspire les mêmes désirs, les mêmes élans dans une symbiose étroite, prégnante et sensuelle : « C'était toi / ce lit de lichen et de mousse entre les sapins verts / de l'été / et l'envie de te prendre là / gorgée d'humeur d'érable / de mélèze / dans

## ▼ POÉSIE



### Dans l'atelier du poète

René CHAR  
Gallimard, Paris,  
1996, 1064 p.  
(Collection Quarto)

René Char est sans doute l'un des plus grands poètes français, celui-là même qui a traversé presque tout ce siècle et qui a fréquenté (ou correspondu avec) les Blanchot, Camus, Heidegger, Saint-John Perse, Braque, Giacometti, Matisse, Miró, Picasso pour n'en nommer que quelques-uns. Ce fort volume de plus de mille pages et contenant près de 350 documents nous introduit dans l'univers du poète, non pas dans le poème

achevé mais dans la chair vive du papier, de l'œuvre en cours.

Facs-similés, photos, lettres, manuscrits, reprise de recueils, etc., Marie-Claude Char, la fille du poète et la responsable de ce livre, a su puiser les documents les plus importants et les plus intéressants afin de bien marquer la trajectoire du poète, mais plus encore son étroite affiliation avec le monde des arts et des artistes à qui il demandait souvent d'enluminer ses textes. On suit de façon chronologique le parcours du poète, on rencontre les gens qu'il a fréquentés, on assiste à la mise en place d'un projet poétique qui se bâtit au fur et à mesure de ses affinités électives, on lit des poèmes méconnus ou transformés avec le temps, on prend connaissance de témoignages et d'hommages pour son œuvre, on peut observer des dessins, portraits et photos qui sont comme autant d'artefacts fort révélateurs de ce qu'a été sa vie. En somme, nous parcourons un album de famille, celle des poètes et des artistes marquants de ce siècle. Il faut souligner l'excellence de ce travail d'édition où les textes sont agrémentés

de commentaires, d'explications, de présentations susceptibles d'éclairer le propos ou de mieux le situer en contexte. Pour les Éditions Gallimard, il s'agit d'un coup de maître et il est à souhaiter que cette formule soit reprise pour d'autres.

Voilà qu'au moment d'aller sous presse m'arrive un deuxième volume de la collection Quarto consacré à Marguerite Duras. À la différence du livre de Char, on reprend des romans, des pièces de théâtre et des scénarios de films qui ont marqué la carrière de Duras : « Hiroshima mon amour », « Le ravissement de Lol V. Stein » et « L'amant



de la Chine du nord », en plus de seize autres titres. Avec ses 1764 pages et ses 200 documents, ce *Duras* est plus qu'un simple parcours, c'est le monde de Marguerite Duras.

Roger CHAMBERLAND

### Il est l'heure

Guy DUCHARME  
Éditions du Noroît, Saint-Hippolyte, 1997, 83 p.

Le troisième recueil de Guy Ducharme, *Il est l'heure*, prolonge le discours des précédents recueils, à la différence toutefois que le poète a choisi d'élaguer ses textes afin de créer des niveaux des tensions entre chaque série d'images. Concrètement, cela veut dire que chaque poème compte rarement plus de six à huit vers, chacun d'eux possédant une relative autonomie, mais dont l'ensemble finit par signifier : « le fil des conversations dans l'averse debout// des vies se poursuivent en comptant sur le jet de leurs voix// invité, je fais ma part// et du reste, je m'absente ». Certains jugeront cette poésie difficile d'accès parce qu'elle paraît désarticulée à première vue, mais les lectures subséquentes révèlent petit à petit le rythme, la structure et les réseaux métaphoriques. On peut rapprocher la poésie de Guy Ducharme de celle de Gilles Cyr par ce côté elliptique de l'écriture, mais aussi par sa poétique qui puise, dans une certaine



la tiédeur d'une tache de soleil / entre les branches ». Le poète est admirablement servi par un sens aigu de l'image, des yeux d'observateur exercé, qu'on le retrouve « dans les battures à anguilles / couleur de ventre d'esturgeon / lorsque la brume mange les îles / le soir / au bas du fleuve » ou « Dans le silence pétrifié des grandes forêts / du nord / où les arbres à nervures inscrivent sur le ciel pâle / leur alphabet fossile ». Et les

métaphores, justes, colorées et suggestives, de se multiplier au fur et à mesure des découvertes d'une faune et d'une flore qui défilent sous l'émerveillement de ses yeux. La rencontre de l'Indien confirme sa prise de possession d'une terre rêvée, son sentiment de profonde appartenance au Nord. Le pays parcouru — son fleuve, ses rivières et ses lacs, ses forêts et ses rochers — est décrit avec la sûreté d'un connaisseur. Par

là même, il devient éminemment le « lieu du désir », « où je rencontrerai des mains / ton corps absent / dans l'illumination muette / des rivières sidérales ».

Gilles DORION

## ▼ LINGUISTIQUE

**Mots pratiques, mots magiques.**  
140 questions de langue au fil des saisons

Noëlle GUILLOTON  
Office de la langue française,  
Les Publications du Québec,  
Québec, 1997, 250 p.

Pendant plusieurs années (1989-1996), Noëlle Guilloton, de l'Office de la langue française, a animé avec brio une chronique linguistique à l'émission de radio qui s'est appelée, entre autres, *Langue et espace francophone* et qui était diffusée au réseau FM de Radio-Canada. Les auditeurs

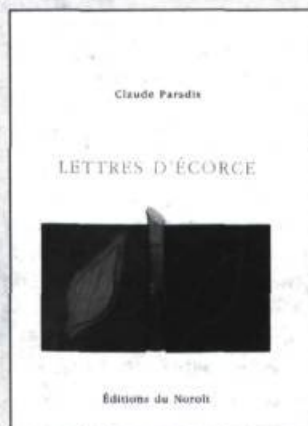
mesure, aux mêmes sources. La nature est au centre de cette quête métaphysique qui parfois s'offre le luxe d'être tournée vers le poète ou vers ce on abstrait qui désigne sans nommer. Dans cette poésie, le monde semble être pris à témoin, c'est lui qui sert de miroir au doute et à l'angoisse du poète.

Roger CHAMBERLAND

### Lettres d'écorce

Claude PARADIS  
Éditions du Noroît, Saint-Hippolyte, 1997, 62 p.

Deux des trois recueils de Claude Paradis lui ont valu des prix ; le prix Octave-Crémazie, en 1985 pour *Stérile Amérique*, et le prix Jacques-Poirier, en 1993, pour *Le silence de la terre*. La valeur des prix est peut-être relative, mais le jugement des pairs, des poètes souvent qui composent ces jurys, est tout de même indicatif. *Lettres d'écorce* devrait aussi laisser sa marque car il me semble que Paradis a su dépouiller son écriture et recentrer sa poésie sur des préoccupations plus personnelles, voire intimes. Le recueil s'ouvre sur une correspondance avec un ami qui habite loin, mais ces lettres



donnent lieu à une véritable réflexion sur l'amitié, l'amour, le temps qui s'effrite, les enfants : « Si tu savais comme la paternité donne prise au silence ! Quelque chose de très petit m'échappe. Je bute sur les mots comme sur les pierres d'un sentier escarpé. // Quel fils, quelle fille te donnera le charme de tes amours ? ».

Dans les deuxième et troisième parties, le ton se fait volontiers plus angoissé, les questions deviennent plus pressantes et les réponses de moins en moins assurées. C'est dans ces textes que le poète atteint une intensité dans le langage où tous les mots semblent avoir été pesés, où les images possèdent cette épaisseur qui leur

confère leur densité, où les poèmes ont ce poli qui fait que nous ayons le goût de les relire. *Lettres d'écorce* témoigne d'une grande générosité et d'une maturité grâce auxquelles un recueil peut durer ; n'est-ce pas là la marque de l'excellence ?

Roger CHAMBERLAND

### Deux ou trois feux

Élise TURCOTTE. Poèmes.  
Photographies de Jocelyne Allouche. Dazibao, Montréal, 1997, 69 p.  
(Coll. « des photographes »)

Après avoir fait paraître en 1996 *Cimetière : La rage muette*, du tandem Desautels-Bertrand, la galerie Dazibao récidive en lançant *Deux ou trois feux*, des poèmes d'Élise Turcotte accompagnés de photographies de Jocelyne Allouche. D'entrée de jeu, force est d'admettre que la présentation visuelle n'a pas le même impact que le précédent livre. Ici, la couverture noire brute — sans laminé — et qui s'use à vue d'œil de même que les photographies, dont le sujet a été travaillé dans son aspect formel, n'ont rien pour attirer l'œil et la main d'un lecteur bienfaisant. Une fois surmontée

cette première impression, on aborde les poèmes d'Élise Turcotte avec le plaisir grandissant de tomber en terrain connu et de retrouver un univers qui nous est bien familier tant par le ton que par les thèmes. Comme dans ses précédents livres, on pense aux *Bruits des choses vivantes*, *Caravanes* ou *La terre est ici*, Turcotte semble agir par le monde plus qu'elle n'est partie prenante de cette réalité : « Tout semble immobile/ étranger/ le ciel étendu dans mon cœur/ ou debout près des cheminées/ un objet seul sur la table/ dehors/ le vent transporte une image/ on dirait que les choses me regardent passer ». Ce réel ambiant se compose à même le quotidien entre la contemplation et la réflexion où parfois l'amour, ou du moins la présence/absence de l'être aimé, suture les déchirures de l'âme. Passant du je au nous, cette poésie, qui m'a toujours ému, trouve encore des accents qui en approfondissent le lyrisme dans un réseau d'images où la poète excelle à manifester les aléas de l'existence.

Roger CHAMBERLAND



à qui elle a permis de se familiariser avec des questions linguistiques d'actualité ou de découvrir diverses curiosités de la langue française aimeront retrouver toutes ces informations utiles et, surtout, le style alerte et plein d'humour de l'auteure.

Rien de rébarbatif, en effet, dans ce recueil qui, grâce à l'index, peut se consulter comme un dictionnaire mais qui peut aussi être lu d'un bout à l'autre au fil des saisons ; en effet, les chroniques sont regroupées dans leur ordre de présentation au cours d'une année symbolique : hiver, printemps, été, automne. C'est ainsi que la première traite du mot *blanc* dans ses différentes acceptions (*livre blanc*, *chèque en blanc*, etc.) à la faveur du mois de janvier qui est celui des ventes promotionnelles de blanc dans les grands magasins. Le printemps s'ouvre poétiquement sur l'explication de l'origine de quelques noms de fleurs. Le fil conducteur des saisons est du reste très élastique ; on peut se demander pourquoi on a décidé de classer le temps des sucres et les mots qui s'y rattachent dans la saison hivernale plutôt qu'au mois de mars, comme les noms de fleurs... L'été est l'occasion de préciser qu'il ne faut pas confondre les mots *roulotte* et *caravane* et d'expliquer ce que désigne le mot *autocaravane*. Ailleurs, on nous apprend l'existence du *Lexique des fruits* et du *Lexique des légumes*, publiés par l'OLF, qui nous permettent de faire la différence entre une *échalote* et un *oignon vert* ou un *navet* et un *rutabaga*, par exemple. Le gala de l'ADISQ qui se déroule tous les automnes sert de prétexte à une analyse exhaustive du vocabulaire touchant l'attribution de

trophées dans le domaine artistique, et notamment des termes susceptibles de remplacer le mot *nominer*, qui est un calque de l'anglais.

Pour le simple plaisir de la découverte, on peut choisir un titre alléchant dans la table des matières, titre qui ne trahit que rarement le sujet de la chronique ; ainsi la chronique intitulée *De Gênes ou de Nîmes ?* trace l'historique des mots *jean* et *denim* et sous le titre de *La tournée des bars* se cache une démonstration de l'incongruité du terme *bar à salade*. On pourra cependant trouver des recettes de cocktails (ou *coquetels*), ainsi que le nom français de certains d'entre eux, dans une autre rubrique.

La dernière partie du livre est consacrée à la toute récente terminologie générée par l'autoroute de l'information. La lecture de ces chapitres rendra merveilleusement clairs tous ces termes techniques, accompagnés de leur définition et de leur mode d'emploi, à ceux qui se sentent dépassés par les nouvelles technologies. Quant aux internautes qui naviguent déjà avec aisance dans le réseau, ils apprendront avec intérêt les équivalents français de *hacker*, *backbone*, *flame war*, *home page*, etc. Néophytes et initiés sauront tout sur le mystérieux *a commercial* ou *arobas* et apprivoiseront toute la faune d'Internet, du Gopher à l'internouille.

Ce livre est donc un utile complément aux divers répertoires consultés par les professionnels de la rédaction ainsi qu'un itinéraire fascinant et amusant à travers l'histoire passée et présente des mots de la langue française.

Ludmila BOVET

## ▼ NOUVELLES

### Le chant des pigeons

Pierre MANSEAU  
Triptyque, Montréal,  
1996, 169 p.

**L**e *chant des pigeons* est comme une dérive à travers treize nouvelles et treize univers. Une longue nuit au cours de laquelle on fait la rencontre de personnages pris dans le désert de leur vie, enfermés dans les cloisons de la vie quotidienne. Ce sont des êtres de chair et de douleur, de rêves et de souvenirs ; ils ont « [...] la tristesse de ceux qui n'ont jamais trouvé, qui ne trouveront jamais, qui n'arrêteront jamais de chercher » (p. 155). Il ne leur reste que Dieu, l'écriture et les aventures sexuelles afin de tenter de trouver une issue à la banalité dévorante de l'existence moderne. Mais ces tentatives s'avèrent le plus souvent vaines, la libération, de courte durée. La solitude reste tapie dans un coin, prête à ressurgir. Pourtant, l'espoir d'autre chose, l'espoir de l'amour ne les quittent pas et ils cherchent toujours. Un jour la douceur viendra bien...

Avec une écriture simple, au ton juste, le recueil de Pierre Manseau nous livre habilement le silence et l'ennui qui s'étend sur le monde de Gilles, chômeur, de Gisèle, propriétaire du dépanneur de la Madone, de Falardeau, le dieu des routes, et de tous les autres. « J'espère que tu ne trouveras pas ma lettre trop grise, mais le temps est comme ça » (p. 46). Et c'est avec un étrange goût qu'on termine ces nouvelles, celui d'avoir vu, pour une fois, la vie qui se déroule autour de nous, mais qu'on esquive si souvent.

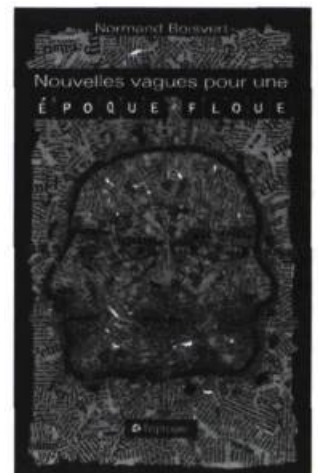
Marilou STE-MARIE

### Nouvelles vagues pour une époque floue

Normand BOISVERT  
Triptyque, Montréal,  
1997, 137 p.

**L**es nouvelles se suivent, mais ne se ressemblent guère... Peu de choses semblent lier un homme de trente-neuf ans qui préfère sa voiture à sa blonde, et Hervé, vieil homme qui termine ses jours dans un hôpital quelconque. Peu de choses, sinon certains thèmes, récurrents, comme une étrange solitude qui habite tant d'êtres isolés dans les foules. Un sentiment nébuleux les habite ; peut-être vient-il de l'écart qui sépare leur assurance apparente et leur incertitude intérieure.

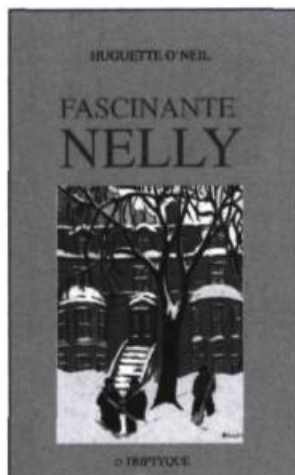
C'est du moins l'impression que laisse *Nouvelles vagues pour une époque floue*, le second livre de Normand Boisvert, qui avait déjà publié un court roman intitulé *Kidnapping-pong*. La présente œuvre correspond davantage au recueil de nouvelles, bien qu'il serait plus juste de parler de récits brefs. Normand Boisvert verse en fait dans un genre assez vague pour un résultat plutôt flou. Il laisse au lecteur une large latitude de compréhension. Voilà qui n'est pas inintéressant pour le genre et qui s'avère un bon moyen pour relever les récits plus faibles.





Ces derniers font d'ailleurs figure d'exception, la majorité des récits étant touchants, sinon nettement savoureux. La description que fait Boisvert de la salle d'attente d'un bureau d'assurance-chômage appartient à cette dernière catégorie, comme d'autres passages qui illustrent, derrière un masque burlesque, ces « attraités » de la vie moderne. Il ressort cependant de l'œuvre une vision assez sombre des rapports que les êtres humains ont entre eux et avec l'existence. Outre la solitude et le chômage, il est souvent fait mention de l'absence d'authenticité chez les gens, qui va à tel point qu'être mère ne correspond qu'à un rôle joué parmi tant d'autres. On remarque aussi ces flèches lancées à la contre-culture, alors qu'un éboueur jette la lampe du vieux Chang (un trésor pour ce dernier), mais prend la peine de garder l'ampoule, encore bonne, qu'il a préalablement dévissée. *Nouvelles vagues pour une époque floue* est un recueil original et intéressant, auquel on peut parfois reprocher de confiner des accents de profondeur dans un cadre superficiel, comme la recherche excessive d'effets comiques. Un bon livre pour l'été, quoi !

Marc-Antoine TANGUAY-LAUZIÈRE



## ▼ RÉCIT

### Fascinante Nelly

Huguette O'NEIL  
Triptyque, Montréal,  
1996, 125 p.

Avec *Fascinante Nelly*, Huguette O'Neil prolonge le projet amorcé avec *Belle-moue* en 1992 : elle propose ici cinq récits qui trouvent leur source dans son univers familial. Le premier, « Élise de Québec », inspiré par sa grand-mère, est essentiellement l'illustration de la condition des femmes (mères) dans le Québec des années 1910. Sur fond de grippe espagnole, le récit éponyme est l'histoire d'un survivant de l'épidémie qui trouve une raison de vivre (et de mourir) dans l'acquisition d'une automobile. « Rachele » est l'archétype de la belle-mère mal-aimée. « Honoré de Neuville » montre les effets de la crise de 1929 sur un manufacturier qui passe de l'aisance à la soupe populaire. Enfin, « Étienne et Mathilde » présente un couple marginal dans le Québec de la fin des années 1930, puisqu'Étienne et Mathilde « vécurent heureux et n'eurent pas beaucoup d'enfants ».

Il s'agit donc de personnages intéressants, qui tiennent un discours éclairant sur ce qu'ils vivent, mais qui, malheureusement, sont un peu trop soumis à une entreprise didactique : il est évident qu'à travers ces portraits c'est toute une époque (d'une grande guerre à l'autre) que O'Neil veut recréer. L'auteure tient à rendre hommage à ceux, et surtout à celles, qui ont vécu ces années difficiles. Le problème, c'est que le récit est au service du contexte, alors qu'il aurait mieux valu que ce soit l'inverse.

Gilles PERRON

## ▼ REVUE

### Mæbius

Automne 1996,  
n°s 69 / 70, 230 p.

Avec ce numéro double, la revue *Mæbius* fête ses vingt ans d'existence. Quatre numéros par an, la revue « étroite » (dans son seul aspect matériel) a publié plus de mille auteurs, ce que signale Robert Giroux en présentation. Guidée par une simple politique éditoriale, liée à l'origine du nom de la revue (« *Mæbius* ou l'ironie du repli »), la direction dit s'employer à libérer les voix ignorées et laisse place à tous les discours.

Ce numéro spécial porte sur la mémoire ; la lecture de la revue montre bien qu'elle prend une pléiade de formes différentes. Déjà, six divisions regroupent les textes : « Mémoire à froid », « Pans de mémoire », « Genèse d'une écriture », « Mémoire reconstituée », « Turbulences de la mémoire » et « Mémoire d'ailleurs ».

Vingt-six auteurs livrent leur perception de la mémoire, les mots qu'elle inspire et leurs souvenirs par des nouvelles, des essais, des poèmes et de la prose poétique. Autour du concept de « bulle », Jean-Claude Germain s'interroge dans un style éclatant sur la mémorisation aujourd'hui et sur son lien avec les arts : « L'Art transcende la mémoire », écrit-il. Ce thème est principalement l'occasion pour les auteurs de se pencher sur le passé, sur les souvenirs d'enfance, réels ou fictifs. Enfance difficile, relations particulières, « Portrait de famille » (Linda Soucy), la corde sensible des années naïves fait vibrer ceux qui s'y plongent. Ce retour n'est pas sans les questionner sur l'écriture même : Soucy fait suite au souvenir par une réflexion

sur ce texte, « La mémoire des lieux » et « La genèse » mettent en scène l'écriture. Dans une prose difficile et hagarde, à mi-chemin entre la nouvelle et l'essai, Pierre Ouellet montre l'exubérance de la mémoire et son envahissement du présent. Mais quand la mémoire fait défaut, comme dans « Le futur immédiat » de Bertrand Bergeron, il est facile de constater que la réalité enfermée dans les neurones devient rapidement fiction, manipulée et transformée par l'esprit tenté de tout comprendre...

Numéro riche et diversifié, à lire à petites doses pour se permettre, le temps de quelques lignes, d'oublier sa propre réalité.

René AUDET

## ▼ ROMANS

### Quarante-quatre minutes quarante-quatre secondes

Michel TREMBLAY  
Leméac/Actes Sud, Montréal et Arles, 1997, 358 p.

François Villeneuve, le héros de *Quarante-quatre minutes quarante-quatre secondes*, n'est pas un nouveau venu dans l'univers de Michel Tremblay. On l'a déjà rencontré dans *La nuit des princes charmants* (1995) ce chanteur qu'a suivi le narrateur (encore vierge), qui s'identifie à l'auteur lui-même, au cabaret *El Cortijo*, une boîte homosexuelle de Montréal. Au terme de son tour de chant, qu'il est obligé d'écourter parce qu'il est hué, il se défoule, avant de quitter la scène : « Allez donc chier, gang d'ignorants ! Un jour vous allez entendre parler de moi pis vous allez regretter de pas m'avoir écouté ce soir ! Mais suppliez-moi pas de revenir ! Jamais ! (*La nuit des princes charmants*, p. 168). Depuis, François Villeneuve, que Tex Lecor présentait alors



comme « le baryton de l'avenir, le bourreau des cœurs des trois sexes » (p. 100), et que La Monroe considérait « comme un héritier potentiel à notre Félix Leclerc national » (p. 166), connaît une belle carrière. Il a quitté les boîtes sombres et enfumées et chante au *Patriote*, partageant la vedette avec Clémence DesRochers et rivalisant même avec les Vigneault, Léveillé, Ferland, Leyrac et compagnie, à l'époque où le Québec connaît l'effervescence des boîtes à chansons. Autant la carrière s'annonçait brillante, autant elle se termine brusquement, car Villeneuve, au lancement de son premier album en 1965, chante son amour pour les hommes dans une chanson intitulée « Mon amour, ma vie, ma perte ». Il n'en fallait pas plus pour que le scandale éclate à la une des journaux, le lendemain du spectacle. Parce que le chansonnier a avoué son homosexualité, son album est interdit sur les ondes de la radio d'État, où, quelque temps plus tard, grâce à l'influence d'un ami également homosexuel, il déniche un emploi de technicien obscur puis de réalisateur. Trente ans plus tard, le lecteur le retrouve, dans la cinquantaine avancée, assis dans son bureau de la Tour de RC en train d'écouter une à une, devant une bouteille de gin, les dix chansons de son unique album qu'une compagnie vient de ressusciter sur support CD. Villeneuve revit, intensément et d'une façon tragique, les douloureux événements qui ont marqué l'écriture de chacune des dix chansons, dans l'ordre dans lequel elles apparaissent sur l'album et qui ne suit pas l'ordre de composition. Le disque dure exactement quarante-quatre minutes,

quarante-quatre secondes, d'où le titre du roman. Le lecteur apprend, d'une évocation à l'autre, le drame de Villeneuve, l'incompris, l'écorché vif, l'avidité de vérité, que la censure et l'intolérance ont conduit à la marginalité et, peut-être même, au suicide. On crie au génie mais trop tard. Villeneuve est démolé et semble sombrer dans une dérive dont il ne reviendra sans doute jamais, malgré les cris de détresse qu'il lance à son jeune ami haïtien, avec qui il partage sa vie depuis quelque temps.

Roman de l'émotion et de la douleur vive, *Quarante-quatre minutes quarante-quatre secondes* touche par l'anecdote racontée simplement dans une langue dont Tremblay est le seul à avoir le secret, mais aussi par le drame dont est victime Villeneuve. À lire absolument pour le plaisir et pour se rappeler que l'on revient de loin dans ce Québec qui ne cesse de nous étonner.

Aurélien BOIVIN

### Sirène de caniveau

Pascal MILLET  
Éditions de la pleine lune,  
Lachine, 1997, 147 p.

Établi au Québec depuis 1986, l'auteur français Pascal Millet a déjà publié deux romans : *Tropiques Nord* (chez VLB éditeur en 1990) et *Eldorado* (aux Éditions de la pleine lune en 1994), avant d'offrir aux lecteurs cette nouvelle intrigue policière, *Sirène de caniveau*. Le narrateur, Manu, témoigne des événements fulgurants qu'il vient de vivre. Seul, face à l'océan, ce peintre tente de trouver l'expression parfaite de l'infini, lorsque surgit de la mer une jeune fille au désespoir et qu'apparaît, quelques instants plus tard, un homme que la froideur de

l'eau fait renoncer au suicide. Ces étranges personnages, venus de nulle part, entraînent le jeune peintre dans une épopée des plus sanglantes. Tous les éléments du *suspens* sont intégrés : batailles, voiture de luxe, luxure, poursuites, meurtres, fric et drogue. Cette aventure, où les images s'entrechoquent, où les géométries et les lignes se détachent avec violence, semble l'unique passage pour qu'enfin la toile souhaitée émerge. Mais cette quête du point de fuite s'avère aussi fuite du présent et recherche du temps perdu. En effet, toute la trame se tisse autour du motif de bizarres pilules accélérant la mémoire et... la mort.

Une impression de défilé carnavalesque se dégage de cette œuvre : la réalité chavire ; le grossier s'allie à la grâce, le tragique, au burlesque, le cynisme, à

vue cinématographique : « La ville se réveillait, les fenêtres commençaient à se faire de l'œil, s'éclairant ici et s'éteignant là » (p. 71). Les titres des divisions illustrent le thème de la peinture par l'évolution de ses nuances : « Gris ardoise », « Rouge sang », « Outremer ». Bref, ce roman narre le combat entre le détaché des heurts et la continuité de l'immensité.

Mélanie CUNNINGHAM

### Maina

Dominique DEMERS  
Québec/Amérique, Montréal,  
1997, 361 p.

« La tribu amérindienne décrite dans ce roman a vécu il y a 3 500 ans, non loin de la région actuelle de Sept-Îles ». C'est ce que nous apprend l'avant-propos du récit (p. 12), dans lequel l'auteure décrit la genèse de *Maina* et fait part des recherches qu'elle a faites avant de le rédiger. C'est donc un roman anthropologique qui nous est présenté, où le lecteur peut apprendre beaucoup sur les mœurs des anciens habitants du territoire québécois. Dominique Demers

sait toutefois éviter l'écueil du didactisme ; les informations, nombreuses, s'intègrent naturellement à l'histoire racontée.

Cette histoire, c'est celle de Maina, la fille du chef de la

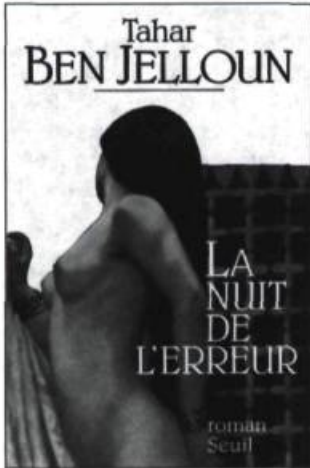
tribu des Presque Loups. Elle est différente des autres femmes de la tribu : elle sait se servir des herbes qui guérissent mais surtout, elle



l'authenticité. Le contraste des teintes vives et étendues, sur lesquelles le texte insiste, évoque en quelque sorte l'éblouissement des enluminures. Par ailleurs, l'écriture marie bien le langage dynamique des films aux descriptions originales suppléant les prises de







chasse, ce qui est une activité essentiellement masculine. Promise au futur chef de la tribu, un homme violent et haineux, elle se rebelle et décide de s'enfuir avec celui qu'elle aime. Les circonstances l'obligeront plutôt à partir seule et après un long périple, elle se retrouvera très loin au nord, dans la baie de l'Ungava, chez les Inuit. Elle y découvrira un peuple différent de ce qu'elle croyait et tentera d'oublier ses préjugés, troquant le caribou cuit pour le phoque cru. Dès lors, le roman livrera son enjeu : le rapprochement de deux cultures antagonistes.

Malgré un petit air de déjà lu (Maïna nous semble, par son attitude, contemporaine), le récit a quelque chose de fascinant. Demers sait raconter, avec fort peu de dialogues (à l'image de

ceux qu'elle décrit), l'histoire simple de personnages dont le quotidien est l'organisation de la difficile survie.

Les plus jeunes peuvent se rassurer : l'auteure ne néglige pas son public habituel. Ils auront accès à *Maïna* en deux volumes, chez le même éditeur : *L'appel des loups* et *Au pays de Nataq*.

Gilles PERRON

### Olivo Oliva

Philippe POLONI  
Lancôt éditeur, Outremont,  
1997, 207 p.

Le premier roman de Philippe Poloni baigne dans l'huile... d'olive ! Au fils naturel (« fils bâtard », est-il écrit) de Pina De Vie (on aura remarqué le double sens ou les calembours des noms propres), fille du riche propriétaire d'une immense oliveraie sicilienne, et de Milli Palme, fils d'un petit oléiculteur autrefois dépossédé par le père de la jeune fille, on donnera le nom d'Olivo Oliva. Pourquoi ? Parce qu'il a été engendré à l'ombre du grand Olivier Patriarce de 2 700 ans dont une olive, détachée de son pédoncule, tombe dans le vagin de la jeune fille et, au cours de la copulation, est emmelée à la semence reproductrice. Rien de moins ! Au cours des séances d'amour répétées, le jeune homme se vengeait à sa façon de la famille De Vie, en tailladant le vieil olivier millénaire. Sa mère morte en lui donnant naissance et son père décapité par M. De Vie, Olivo Oliva est confié à plusieurs familles siciliennes vivant dans la *Little Italy* new-yorkaise. Sous la direction du Grand Maître de la Très Sainte Loge Sacro Colonnato — Santo Consiglio — Regno Dei Cieli, il devient sicaire (tueur à gages), en même temps qu'il exerce ses talents de

peintre en enrichissant son « Musée imaginaire » de centaines de vastes tableaux qui reproduisent sans cesse une olive noire, comme celles dont ses testicules sont formés. Rien de moins (*bis*) ! Tourmenté par l'odeur oléagineuse que dégage son corps et par la puanteur d'une gourmète (breloque) qu'il porte à son cou, il part à la recherche de ses origines siciliennes. Je vous laisse à deviner ce qu'il trouve en découvrant le Grand Olivier Patriarce ressuscité artificiellement par les frères Pizzi.

Véritable prouesse de l'imaginaire baroque aux confins de l'in vraisemblance et de l'absurde, le roman est constamment soutenu, transporté par un humour allègre et vivifiant, j'allais dire à la manière des films italiens. Et tenez votre dictionnaire à la portée de la main : un vocabulaire savant, parfois érudit et volontairement recherché, truffe le texte. Mais quel plaisir de lecture ! Aussi grand, je présume, que celui de l'auteur quand il l'a écrit. Bref, *Olivo Oliva* se situe hors des sentiers battus.

Gilles DORION

### La nuit de l'erreur

Tahar BEN JELLOUN  
Éditions du Seuil, Paris,  
1997, 312 p.

Difficile de décrire l'histoire que raconte *La nuit de l'erreur*, dernier roman de l'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun. Le personnage principal en est-il vraiment Zina, femme ténébreuse dotée de pouvoirs étranges et destructeurs, qui, après avoir été violée, décide de se venger de tous les hommes lui ayant fait du mal ? Ne serait-ce pas plutôt Tanger, ville en décrépitude qui, pas ses aspects sordides, exerce sur chacun une

réelle fascination ? En fait, femme et ville sont, dans le récit, indissolublement liées par leur côté mystérieux, la part d'irrationnel qu'elles renferment et l'attraction qu'elles exercent sur les hommes, tous lâches et condamnés à jouer le rôle de victimes.

Si le roman nous attire tout d'abord par son exotisme, il a tôt fait de nous séduire par la savoureuse complexité de sa construction. Tahar Ben Jelloun entraîne son lecteur dans le dédale d'une succession de narrateurs qui, chacun avec son style propre, livrent des récits empreints d'érotisme et de magie, souvent entrecoupés de réflexions sur la vie, l'amour, le monde musulman et le pouvoir de l'imaginaire.

Outre une mise en lumière de l'impossibilité d'appréhender le monde par un seul point de vue, cette multiplicité de narrateurs alimente une vaste réflexion sur le métier de conteur et sur la force des mots. *La nuit de l'erreur* est une histoire qui se retourne sur elle-même, se questionnant sur sa légitimité et son rôle, une histoire qui, bien qu'extravagante, n'a de cesse de fasciner et d'émerveiller. Car « le public a besoin de rêver, il aime être pris par la main et emmené ailleurs, là où la logique n'est pas logique, là où il échappe à ses problèmes quotidiens » (p. 122).

Yan HAMEL

### Nœuds et dénouements

E. Annie PROULX  
Rivages, Paris,  
1997, 396 p.

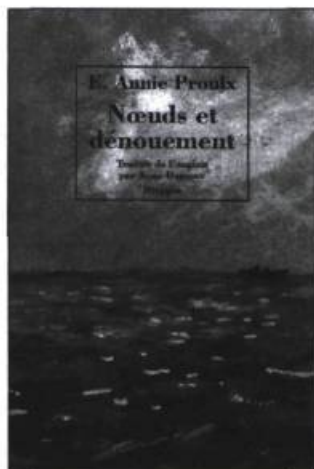
« Pustuleux, les tripes bruyamment parcourues de vents et de crampes, [Quoye] survécût à son enfance ; à l'université, une main plaquée sur son menton, il masqua ses



tourments sous les sourires et le silence. Cahin-caha, il passa le cap de la trentaine, apprenant à dissocier ses sentiments de sa vie, sans rien attendre. Il mangeait prodigieusement, adorait le jarret de porc, les patates au beurre » (p. 9).

La liste des caractéristiques du personnage central de *Nœuds et dénouements* de E. Annie Proulx s'allonge, aussi pétillante qu'un verre d'eau. Or, malgré ce désolant constat, on ne peut s'empêcher d'éprouver pitié, humour et affection pour cette « déception » de la race humaine...

Trente-cinq années de cette vie déprimante composée d'un mariage impossible qui le fait père de deux enfants, cocu, puis veuf paraissent suffisantes à la tante de Quoyle, qui embarque ce dernier dans un bien drôle de bateau pour Terre-Neuve. Là, Quoyle tente de faire pousser de nouvelles racines mais, une fois de plus, toute facilité lui semble interdite. Pourtant, au fils des ans, des vagues et des écueils, Quoyle apprend à dénouer certains nœuds qui le gardaient captif depuis trop longtemps. Au milieu des morues, du vent, des insulaires colorés, cet anti-héros trouve un succès certain au travail et un amour partagé.



L'auteure plonge dans l'eau trouble de la nature humaine : l'excellente maîtrise de son écriture lui sert d'oxygène, et une psychologie instinctive mais juste devient sa boussole. Humour et tendresse colorent ces trente-neuf chapitres où nagent des personnages caricaturaux et des âmes meurtries. Les nœuds (leurs sortes, leur fabrication, leur utilité, etc.) reviennent, tel un leitmotiv, en tête de chaque chapitre ; la lecture du roman lève le voile sur leur forte charge métaphorique. Morale de cette histoire : « Il arrive que l'on attrape un crabe avec l'ombre d'une main, que l'on retienne le vent du soir avec un bout de ficelle noué. Et il se peut parfois qu'un amour existe sans chagrin ni souffrance » (p. 384).

Née d'un père d'origine franco-canadienne, E. Annie Proulx a remporté le Pen Faulkner Award pour *Postcards*, sa première œuvre, puis le Pulitzer et le National Book Award pour *Nœuds et dénouements*.

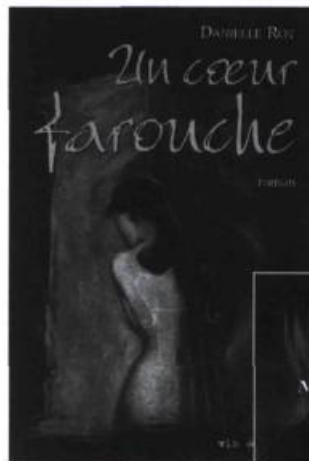
Jenny LANDRY

### Un cœur farouche

Danielle ROY  
VLB éditeur, Montréal,  
1997, 198 p.

On n'avait vraiment pas besoin d'un Harlequin pour faire un prix Robert-Cliche ! C'est ce que je me suis dit en refermant le premier roman de Danielle Roy, *Un cœur farouche*. Durant toute la lecture, on se demande avec impatience, et parfois exaspération : « Non, mais, va-t-elle enfin consentir à perdre sa virginité, si c'est ce qui empêche Roseline Mathieu, 18 ans, d'accéder au "grand amour" ? » Tout le roman tourne autour de ces tergiversations incessantes d'une jeune fille des années 60 (en

1964, plus précisément) pas encore délurée, pas embarquée dans sa révolution tranquille. Mais autant elle poursuit son projet avec obstination et entêtement envers et contre tous, ses camarades du Conservatoire, ses professeurs, sauf un, le beau David avec qui elle éprouve le « désir obsessif de vivre le grand amour absolu » (4<sup>e</sup> de couverture) et ses parents bourgeois, autant elle hésite en raison des interdits sociaux. Après l'épreuve d'une séparation forcée qui la conduit à Stratford (Ontario) où elle va participer à une session estivale de théâtre, malgré les réticences marquées de son amant (marié, deux enfants, en instance de divorce, un de ses profs de musique, de surcroît), elle fera tout pour combler le fossé qu'elle a elle-même creusé et ira le rejoindre aux États-Unis. Sera-ce le « grand amûûûr » comme dirait Gilbert La Rocque ?



Pour faire moderne et décontracté, la romancière — au fait, cette autobiographie à peine déguisée présente son personnage « fleur bleue » (p. 81) avec toutes les fadaises du vocabulaire kitsch — parsème les dialogues et réflexions de ses créatures de papier de mots parfois

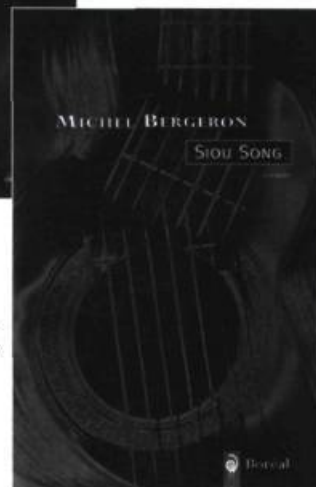
malsonnants et vulgaires, d'expressions crues qui cadrent mal avec Roseline. Dommage, car Danielle Roy possède un talent certain pour l'écriture : le roman est malgré tout bien construit bien qu'un peu lent (« Écrire, c'est choisir ». Il aurait fallu couper, élaguer...). Bref, après un décantage indispensable, elle pourra sans doute poursuivre la carrière. Et, de grâce, laisser à d'autres le soin d'écrire la présentation qui figure en quatrième de couverture où l'on peut lire entre autres : « Ce roman touchant et plein d'authenticité [...] met en relief les aspirations légitimes d'une certaine jeunesse en quête d'identité et d'amour in-fini ». Vraiment...

Gilles DORION

### Siou Song

Michel BERGERON  
Boréal, Montréal,  
1997, 167 p.

De la pratique du droit au métier d'écrivain, Michel Bergeron s'est fait connaître du public québécois comme coauteur / compositeur, co-arrangeur et co-réalisateur au sein du groupe rock *Paparazzi*. Ce n'est donc pas un hasard si



l'auteur nous propulse dans un univers où le rock est roi et maître.



Mo Papagahni, vedette du groupe rock *Babylov*, est retrouvé pendu dans son appartement. Sa sœur jumelle, Siou, et les autres membres du groupe se retirent dans une île pour enregistrer leur nouvel album. Hantée par le passé, les images et les souvenirs de son frère la troublant de plus en plus, Siou se sent coupable et se referme lentement sur elle-même au détriment des gens qui l'entourent.

Avec *Siou Song*, Michel Bergeron nous fait partager sa grande passion pour la musique rock sans toutefois parvenir à se débarrasser des clichés rattachés à ce genre musical. En effet, l'auteur fait quelquefois dans le « Sexe, drogues, rock'n'roll » comme si ce qui entoure le rock ne se résumait qu'à cette épithète. De plus, les mentions à quelques reprises des regrettés Jim Morrison (The Doors), Curt Cobain (Nirvana) et Jimi Hendrix n'apportent rien de nouveau à ce roman.

Cependant, *Siou Song* n'est pas fait que de clichés. C'est un roman au style très rythmé qui nous propose une belle réflexion sur la vie, la mort. Un roman rafraîchissant livré par une narratrice d'une grande sensibilité. Une réflexion existentielle comme il nous arrive souvent d'en avoir.

*Siou Song* est le premier roman de Michel Bergeron.

Bernard TREMBLAY

### Miss Harriet, roman inachevé et inédit

George SAND, texte établi par Jeanne GOLDIN  
Leméac, Montréal,  
1996, 102 p.

Depuis la parution en 1981 de *Mademoiselle Merquem*, dans l'édition critique de Raymond Rheault (Presses de l'Université d'Ottawa), les travaux

en textologie des sandistes canadiens contribuent remarquablement à la redécouverte des romans de George Sand. Maître d'œuvre du XI<sup>e</sup> Colloque International George Sand à l'Université de Montréal (1994), Jeanne Goldin propose une édition posthume de *Miss Harriet*, un roman épistolaire que George Sand écrivit entre 1841 et 1845, mais laissa inachevé. En plus de révéler une ébauche inédite de soixante-huit pages, cette édition met en lumière le travail de la romancière en reproduisant, nonobstant certains choix

éditoriaux, l'aspect textuel du manuscrit : graphie manuscrite à l'anglaise, ratures et repentirs, particularités orthographiques de l'époque, etc. Comme le précise la présentatrice, le premier jet de *Miss Harriet* ne peut toutefois apporter le même éclairage philologique que d'autres romans achevés, dont l'étude génétique renseigne davantage sur le « laboratoire d'écriture » de la romancière. Par sa thématique, *Miss Harriet* constitue par contre un nouvel instrument de recherche pour une lecture intertextuelle. Dans sa post-

face, Jeanne Goldin montre de quelle manière *Miss Harriet* se distingue de son modèle (*Corinne* de Germaine de Staël, 1807) et préfigure notamment *Histoire de ma vie* de George Sand. À travers le style et le point de vue bourgeois d'une seule correspondante, l'auteure aborde de nouveau un thème cher, l'androgynie, et reprend la bipolarité caractéristique de ses portraits féminins. Au rigorisme et à l'intolérance de Miss Anna Morton s'oppose la marginalité de Miss Harriet, dont la force de caractère et l'indépendance

**Push**  
Sapphire  
Éditions de l'Olivier, Paris, 1997, 202 p.

**L**e premier roman de Sapphire, *Push*, a fait un malheur aux États-Unis. L'histoire de Precious Jones est tout à fait prenante et racontée avec une telle intensité que l'on dévore ce livre en quelques heures à peine. L'héroïne, âgée de seize ans, attend un deuxième enfant de son père qui abuse d'elle depuis qu'elle est née. Et ce n'est pas une image ! Elle sait à peine lire, encore moins écrire, et se retrouve soudain à la porte de l'école où on ne peut plus la garder à cause de ses trop grandes difficultés d'apprentissage. Après qu'elle eut accouché et qu'elle eut appris qu'elle était séropositive, elle décide de reconquérir sa liberté en apprenant à lire et à retrouver sa dignité en dénonçant son père. Elle fréquente un centre d'instruction où elle espère se mettre à niveau afin de pouvoir fréquenter le collège, voire l'université. Dans cette école, tout le monde s'entraide car chacun partage à peu près le même destin que son voisin. Precious Jones n'est évidemment pas au bout de ses peines car sa mère, avec qui elle habitait jusque-là, la met à la porte et la répudie pour avoir dénoncé son père. Jones s'acharnera donc à reconstruire sa vie, même si celle-ci est largement hypothéquée par la maladie du siècle.

On a rapproché, et avec raison, Sapphire d'Alice Walker, de Toni Morrison et des rappers new-yorkais, dont le style et le rythme syncopé sont très près de son écriture. Toutefois l'auteure de *Push* a su s'affranchir de ces filiations et développer un style tout à fait particulier en donnant la parole à Precious qui est analphabète. « J'ai redoublé quand j'avais douze ans pasque j'ai fait un môme à mon père. C'était en 1983. J'ai pas été en classe pendant un an. Là, ça va être mon deuxième môme. Ma fille est Très Somique. Elle est retardée. J'avais redoublée la seconde aussi, quand j'avais sept ans, pasque je savais pas lire (et que je me pissais encore dessus) ». Dès les premières lignes, le ton est donné et l'atmosphère rapidement créée, on n'en ressortira que 200 pages plus loin non sans avoir fait une véritable descente aux enfers, mais aussi une certaine rédemption puisque Precious Jones possède au moins une maîtrise minimale de la langue car c'est elle qui a écrit ce roman.

Œuvre de la condition des enfants abusés et opprimés, *Push* est un roman essentiel qui devait être écrit. Même si on en a vu d'autres histoires se dérouler à New York, celle-ci est sans doute l'une des plus dramatiques.

Lucille ANGERS

**Push**



s'imposent à la lecture du texte et rejoignent la personnalité des grandes amazones sandiennes.

Dominique LAPORTE

### Casimir mène la grande vie

Jean d'ORMESSON  
Gallimard, Paris,  
1997, 210 p.

Jean d'Ormesson confie la narration de son dernier roman à un jeune étudiant nommé Casimir qui, en mal d'idéaux et de projets d'avenir, provoque la formation d'un curieux groupe d'amis dont les buts et activités lui fourniront dorénavant une raison d'être. Appartiennent à ce groupe le jeune trotskiste Éric et son amie Leila-la-Kabyle ; le grand-père de Casimir, « irascible vieillard » nostalgique de la grandeur aristocratique ; Amédée Barbaste-Zillouin, membre de l'Académie et auteur d'un roman érotique sans succès ; et Adeline la cuisinière, la reine des pieds de porc. Ces individus, qui ont pour seul point commun l'importance qu'ils accordent aux valeurs, organisent des opérations illicites et spectaculaires dans le but de redistribuer les richesses sociales « au mérite ». Peu à peu, ces « vengeurs anonymes » qui s'improvisent justiciers à l'échelle planétaire se font prendre à leur propre jeu et ne sont plus motivés que par l'excitation provoquée par leurs aventures successives.

En bon humaniste qui prend plaisir à se moquer de sa propre condition, Jean d'Ormesson met en évidence, dans ce roman, l'inévitable intrication qui lie la morale et l'imposture. C'est sur un mode très proche du burlesque que d'Ormesson aborde la question, en empruntant

un ton faussement naïf qui rappelle celui de *Candide* et qui diffère, par contre, du ton plus sérieux et ambitieux de ses précédents romans, tels *La douane de mer* et *Histoire du juif errant*. À la manière d'une « fable pour enfants », il fait ressortir l'effet comique des renversements de situation dans lesquels s'empêtrent ses loufoques personnages ainsi que les contradictions qui surgissent de toutes parts. Toujours fidèle à son habitude de saupoudrer généreusement ses romans d'érudition, d'Ormesson ne manque pas de glisser, entre deux aventures de Casimir, certains détails concernant la condamnation de la doctrine d'Arius par le concile de Nicée ou des commentaires sur les différentes épouses de Louis VI, dit le Gros. La lecture de *Casimir mène la grande vie*, un roman rempli d'heureux contrastes, se révèle fort agréable.

Marie-Pierre SIROIS

### Une mission difficile

Gilles MARCOTTE  
Boréal, Montréal,  
1997, 103 p.

Si le talent d'écrivain de Gilles Marcotte avait besoin d'être confirmé, son quatrième roman (et son 16<sup>e</sup> ouvrage) le ferait superbement. Un tapis bleu, une Organisation plutôt mystérieuse, une belle espionne (voir la jaquette du livre), des missions secrètes, périlleuses sinon impossibles, des trajets s'échelonnant de la jungle profonde de Bornéo à la plage quasi déserte d'Ostende, de Grand Rapids (Michigan) à Rio, Ottawa, Paris, Bruxelles..., voilà quelques-uns des ingrédients du roman d'espionnage... et d'amour intitulé *Une mission difficile*. La parodie y joue un rôle de

premier plan, les événements étant « aussi peu justifié[s] que possible par le principe de vraisemblance » (p. 99-100), comme, par exemple, l'assassinat de son frère jumeau, trompette (masculin, s.v.p.) dans l'Orchestre symphonique de



Grand Rapids, ou celui du grand patron de l'Organisation en pleine forêt de Bornéo. Peu importe : le picaresque du récit permet toutes les pirouettes de faits inattendus et de revirements improbables, avec tout ce qu'il faut d'interpellations directes au lecteur destinées à le mettre dans le coup, en faire son confident. Un vous convivial, un vous hypocoristique (comme aimait nous répéter notre prof de linguistique), que soulignent de multiples clin d'œil malicieux. Un sens de la formule faussement détaché ou angélique qui produit un texte piqué de traits d'humour et lacéré d'ironie. Ce brillant exercice de style écrit avec brio et une délicieuse désinvolture, dans un fascinant état de grâce littéraire, contient de nombreuses pages d'anthologie ressemblant parfois à des morceaux de bravoure

inimitables, tels : son adresse à Andromaque (p. 30-31), une mise en garde du directeur (p. 34), le « discours sulfureux du prédicateur » irlandais (p. 50-52), celui du sorcier dayak (p. 74-75), ses réflexions perplexes dans la jungle (p. 95-96). Inutile de

dire que l'amateur de musique (titre de l'un des essais du mélomane) refait souvent surface. Je laisse au lecteur le soin de parcourir la finale inattendue et hautement imprévisible de ce captivant « récit de voyage(s) », où amour et aventure se conjuguent avec une adresse incomparable. La profession de foi de l'auteur, quand il parle d'un écrivain de ses amis, réaffirme sa position vis-à-vis de la littérature :

« Il est pour moi l'écrivain parfait, celui dont la foi dans la littérature ne s'embarrasse d'aucune confirmation extérieure. Le complément du verbe écrire lui est complètement étranger. Il n'écrit pas des choses, des livres, des histoires. Il écrit » (p. 43).

Gilles DORION

### La honte

Annie ERNAUX  
Gallimard, Paris,  
1997, 133 p.

L'héroïne de *La honte* amorce son récit en relatant, de manière concise et détachée, l'événement autour duquel gravitera tout son monologue : il s'agit du jour où, lorsqu'elle avait douze ans, son père a voulu tuer sa mère. C'est en tant qu'« ethnologue d'elle-même » qu'elle part ensuite à la recherche des traces matérielles — photos, vieux



missel, topographie du pays de Caux, journaux — qui lui permettent de remettre en contexte l'insoutenable scène du mois de juin 1952. Méfiante par rapport à toute tentative d'explication ou de remémoration biaisée des souvenirs, elle choisit plutôt de nous faire part des listes qu'elle élabore sur les lois et rites, tacites ou officiels, qui régissaient l'univers mental de la fillette qu'elle était alors. La scène du mois de juin n'a évidemment pas sa place dans cet univers : elle représente la première véritable expérience de la honte, le moment où l'héroïne a « gagné malheur », en tenant compte de la dimension paradoxale que comporte cette expression normande.

La honte pose la question du rôle de l'écriture dans l'évocation des souvenirs. La narratrice, qui explore avec méticulosité un point obscur de son enfance, s'apparente aux narratrices qui figurent dans les œuvres précédentes d'Annie Ernaux : puisque son nom n'est jamais cité, il est difficile de dissocier son identité de celle de l'auteure qui, de toute évidence, cherche à entretenir cette confusion. Annie Ernaux réaffirme ainsi sa manière bien personnelle d'évoquer des expériences émotives fortes par le biais d'un style neutre, froid, orienté vers la description des faits pour mieux faire ressortir l'inexprimable, pour désacraliser les « images sans mots ». Cependant, la particularité de cette œuvre se situe plutôt dans l'ambiguïté qu'elle laisse planer autour de l'expérience de la honte, vécue non seulement comme une tare indélébile mais aussi comme un besoin inavouable, auquel répond l'envie d'écrire des livres « qui rendent le regard d'autrui insoutenable ».

Marie-Pierre SIROIS



### Soie

Alessandro Baricco  
Albin Michel, Paris,  
1997, 121 p.

La littérature nous réserve encore parfois des surprises. Ainsi, à la croisée d'une lecture et d'un état d'âme particulier, il y a de ces livres qui laissent des marques indélébiles. Je dirai de *Soie* qu'il est de ces titres. Plébiscité par les Italiens dès sa sortie en 1996, traduit en français au début de 1997, ce petit roman continue à occuper les premières places des listes de best-sellers tant en France qu'en Italie. L'éditeur a tôt fait de le qualifier de roman malgré les dénégations de l'auteur qui, en quatrième de couverture, ne manque pas de nous signifier qu'il ne s'agit pas d'un roman, encore moins d'un récit, tout juste d'une histoire. Une histoire d'amour, comme il s'en écrit depuis des siècles sans que personne s'en lasse. Évidemment, celle-ci est particulière et sa particularité tient autant à la manière de la raconter qu'à ce qui y est raconté.

Le livre compte tout juste 120 pages divisé en 65 chapitres ou parties ; c'est dire que des parties peuvent compter une page, parfois deux, rarement plus. Malgré cette économie de moyens, Alessandro Baricco a su trouver le ton, une petite « musique des mots » pour nouer une intrigue et rendre l'intensité de cette passion absente. *Soie* se situe dans le contexte du début de l'importation des vers à soie, plus précisément au moment où « Flaubert écrivait *Salammô*, l'éclairage électrique n'était encore qu'une hypothèse et Abraham Lincoln, de l'autre côté de l'Océan, livrait une guerre dont il ne verrait jamais la fin ». Dès la première page, le ton est donné, le rythme trouvé. Hervé Joncour, un jeune milicien, devient agent-importateur de vers à soie ; mais pas de n'importe quels vers à soie, de ceux du Japon dont il inaugure les débuts du commerce avec la France. C'est lors de l'un de ces voyages qu'il rencontre — qu'il entrevoit serait plus juste — le visage voilé d'une jolie jeune femme qui, dans les yeux, n'a absolument rien d'une Japonaise. Elle est là, près d'Hara Kei, celui qui vend les œufs à Joncour, elle ne parle pas, bouge à peine : elle ne fait qu'être là. Il la voit une fois par année, mais c'est suffisant pour que circule entre les deux le magnétisme qui fait que deux êtres vont chercher à se rapprocher. Tout se joue dans la subtilité du langage non verbal et dans l'échange de regards furtifs. Cette passion discrète s'accorde bien de l'amour d'Hélène, la femme de Joncour, qui, malgré les apparences, deviendra la clé de l'énigme. Inutile d'aller plus loin.

Il y a un peu de Marguerite Duras dans cette écriture elliptique à souhait mais, à la différence de l'auteure de *L'amant*, Baricco maintient son lecteur dans l'expectative de la réalisation de cette passion. La poésie affleure à chaque page et donne à cette histoire une dimension qui excède la simple narration d'une histoire d'importation de vers à soie, de la prospérité d'une petite ville de France qui en dépend, de l'amour d'un homme pour une femme et d'une passion que tout le monde voudrait vivre.

*Soie* est l'un des romans les plus saisissants qu'il m'ait été donné de lire depuis bien des années parce que les sentiments y atteignent leur totale plénitude dans la forme et dans l'expression, à la faveur d'un style qui touche et qui émeut.

Roger CHAMBERLAND







PHOTO - ROBERT LALIBERTÉ / LA COURTE ÉCHELLE

## LA MUSIQUE DU HASARD

Propos recueillis par Gilles Dorion

*Québec français* – On a souvent prétendu que votre œuvre romanesque se ressentait de l'influence de Jacques Poulin. Qu'en dites-vous ?

Jacques Savoie – La sensibilité et le rythme se ressemblent. La lenteur n'est cependant pas la même dans mes romans que dans ceux de Jacques Poulin. Les choses progressent beaucoup plus vite dans mes récits — sauf peut-être dans *Les ruelles de Caresso*. Nous nous rejoignons aussi par la tendresse, une tendresse qu'on assimilerait à celle de la littérature féminine. Poulin éprouve une tendresse envers les chats et les objets de la vie qui respire. Je ne suis pas insensible à cela.

QF – D'autres écrivains vous ont-ils influencé ?

J. S. – Beaucoup. Par exemple, Boris Vian, que j'ai découvert quand j'avais 13 ans. C'est comme si on avait ouvert les portes du salon alors que j'avais vécu dans la cuisine toute ma vie, à savoir qu'on pouvait faire de la littérature, raconter une histoire et en même temps décrocher du réel et basculer dans le surréalisme. C'est resté très présent dans presque tous mes romans : je me préoccupe beaucoup de la vie quotidienne, réaliste, mais à chaque fois des moments basculent dans le surréalisme. Quand j'écris les premières versions de mes romans, j'y mets douze ou quinze séquences surréalistes mais, pour ne pas perdre le lecteur, je travaille très fort à retrouver l'équilibre. Il y a aussi Gar-

cia Marquez, qui se préoccupe beaucoup du réalisme, Paul Auster, qui me touche par son côté très concret qui parfois finit par atteindre l'absurde, l'absurde de la vie, la musique du hasard... Ses personnages sont toujours en train de construire un mur de pierre, ils sont prisonniers d'eux-mêmes. Jacquard dit : « Cesser de communiquer, c'est s'enfermer soi-même ou enfermer l'autre ».

QF – La communication vous semble plus facile, chez les enfants en tout cas, par des gadgets (cassettes, ordinateurs, Internet) que par la parole ou l'écriture...

J. S. – Ça vient beaucoup de l'idée que je me fais que, chez l'enfant, l'inhibition n'existe pas, ce qui fait qu'il peut tout dire sans craindre de répression. C'est pour cela que dans *Les ruelles de Caresso* la relation entre Charlie et sa copine allemande Heidi est une allégorie par rapport à la communication déficiente entre Marthe et Hugo. On connaît l'enchantement amoureux qu'ils ont développé dans *Le cirque bleu*, ils ont toutes les raisons de communiquer mais, dès le début, il se crée ce que les avocats appellent l'erreur ou l'omission : Marthe omet de raconter la scène des couteaux avec Laszlo, Hugo ne parle pas de la rencontre qu'il a eue avec Jean-Philippe, le père de Charlie. Les silences produisent la confusion. Parallèlement à cela, Charlie, par Internet, parle avec quelqu'un qui est très loin de lui, lui et Heidi arrivent à communiquer, à se dire tout, à avoir des projets, à établir une espèce de complicité. Cette allégorie signifie que, pour communiquer, ce n'est pas la proximité ou l'éloignement qui font la différence, c'est le consentement. Charlie et Heidi sont consentants. Quand Marthe et Hugo se trouvent sur un banc de parc égaré dans une ruelle — pas une ruelle virtuelle, une vraie —, ils retrouvent une sorte de connivence, de naïveté, ce que Sartre appelait « le sens de l'émerveillement ». Il parlait d'une certaine naïveté, une naïveté lucide.

QF – Vos principaux personnages ne sont-ils pas des enfants ?

J. S. – Il est vrai que les enfants sont souvent au centre de mes romans, comme si je cherchais à les prendre à témoin dans nos vies d'adultes ou comme si je cherchais à prendre en exemple la pureté perdue pour retrouver notre chemin.

Dans mon travail littéraire des quinze dernières années, il y a eu deux temps.

Après *Raconte-moi Massabielle*, tous mes romans, *Les portes tournantes*, *Le récif du prince* et *Une histoire de cœur*, gravitent autour de la famille éclatée. Je vivais dans une famille très unie et je voyais tout à coup la famille éclatée comme une réalité en soi. Un jour, la famille éclatée m'a rattrapé moi aussi, j'ai vécu le phénomène. Alors que j'avais écrit sur le sujet et que je croyais en comprendre les mécanismes, je me suis rendu compte qu'effectivement je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, sauf que ça m'arrivait comme c'était arrivé à d'autres et que je ne savais pas comment freiner ou empêcher la chose. J'ai été très angoissé et très inquiet, ce qui explique le long silence littéraire, un hiatus de six ans, que j'ai vécu. Bien sûr, j'écrivais des scénarios et je faisais autre chose. Puis j'ai enfin repris le chemin du roman. J'ai alors repensé à mon projet, celui de la famille éclatée et tout à coup il m'est apparu très clair que c'est le rapport amoureux défectueux qui est à l'origine du problème. J'ai voulu un peu à ma manière projeter mon éclairage là-dessus. La trilogie que je vais terminer avec *Un train d'enfer* décrit les trois états du rapport amoureux : l'enchantement, la communication, puis l'identité, que j'ai appelée le « syndrome du je-nous ». Mes personnages s'y prêtent bien : dans les deux premiers romans de la trilogie se succèdent des chapitres au « je » où tour à tour c'est Marthe, Hugo ou le narrateur omniprésent qui parlent. J'ai procédé ainsi dans le but avoué d'en arriver au troisième tome où tous les chapitres seront au « nous ». Au lecteur de décoder de quel « nous » il s'agit. Ce « nous » constitue une sorte de démonstration. À partir du premier roman, où Marthe et Hugo sont des personnalités très articulées, mes personnages sont arrivés à une espèce de confluence qui fait qu'ils subissent une perte de frontière. Comme ils résistent à l'épreuve de la communication parce qu'ils s'en sortent plutôt bien, ils vont aussi résister à l'épreuve de l'identité.

QF – Comment vous sentez-vous devant ce que Gertrude Stein appelait la « génération perdue » ?

J. S. – Je ne crois pas vraiment à la « génération perdue », je dirais plutôt la « génération changeante ». Ce qui est perdu chez les uns est retrouvé chez les autres. La vie est une espèce de courbe



ascendante et descendante. Regardons ce qui s'est passé depuis vingt ans et risquons certaines interprétations. Il y a vingt ans on disait : la littérature épistolaire est morte, le téléphone est arrivé, les gens n'écrivent plus. Les gens de cette génération perdue ne sauront jamais ce que c'est de s'asseoir et de dire : « Je vais écrire une lettre ». Puis apparaît Internet, dont une fonction s'appelle *e-mail*. Depuis deux ans, sur *e-mail*, où il existe des dizaines de millions d'abonnés dans le monde, il s'est écrit plus de lettres, d'échanges épistolaires qu'il ne s'en était pas écrit depuis la disparition de la lettre personnelle avec l'apparition du téléphone.

QF – *La communication, dans vos romans, s'appuie sur la musique et les mots. Quel lien unit les deux ?*

J. S. – Les mots, pour moi, ne sont valables que s'ils sont interactifs. Quand j'écris pour la télévision, je ne reçois jamais une lettre, car la télévision, dans l'esprit de tout le monde, ce n'est pas une communication interactive, c'est une communication de consommation. Le mot, quand il est passif, ne m'intéresse pas. Quand il est interactif, c'est comme la caverne d'Ali-Baba. Dans la vie, j'ai vécu de la musique et j'en fais encore. Plus j'avance, plus l'écriture devient la même chose, c'est-à-dire que, à même les mots, à même la phrase bien écrite, le paragraphe ciselé, il y a une musique. À tel point que, dans *Le cirque bleu* et *Les ruelles de Caresso*, je crée un instrument qui n'existe pas. Cet instrument-là, le « parloir », on pourrait dire que c'est un livre : on y met des mots à un bout et, à l'autre bout, sort de la musique. Plus je me suis éloigné de la pratique de la musique, plus elle est devenue quelque chose d'incontournable dans mon écriture. Ma phrase est habituellement courte mais, si le paragraphe n'est pas rythmé, je vais changer des mots même si la signification est changée, pour ne pas perdre le rythme. Mais si j'enlève un mot et que le sens se perd, je travaille très longtemps pour retrouver le sens sans perdre le rythme.

QF – *Avez-vous de la difficulté à écrire ? Mettez-vous beaucoup de temps à écrire un roman ?*

J. S. – Non, très peu ! Mais je le réécris beaucoup. Pour le premier jet, je n'ai pas du tout le complexe ou l'angoisse de la page blanche. Par contre, j'y retravaille longtemps, en plusieurs versions.

*Le cirque bleu* a connu dix versions ! Pourtant, c'est un tout petit livre mais il était le premier d'une trilogie et je lui ai accordé toute l'importance voulue, car je savais déjà ce qui devait aller dans les deux autres.

QF – *Quelles sont vos principales valeurs, dans la vie et dans l'écriture ?*

J. S. – J'éprouve toujours le besoin de communiquer en dehors de l'ambiguïté et de la confusion. Si on élevait un peu le discours, je dirais que la franchise et l'honnêteté se perdent. Parce qu'on est dans un univers de commerce, de rapports de force, de pouvoir, la vérité est variable ; le cinéma et la télévision sont les milieux qui réunissent le plus de bluffeurs, de menteurs et de conteurs de toute sorte.

QF – *Ils ne vous aimeront pas...*

J. S. – Non, ils le savent, je le leur dis, mais ils savent aussi que, quand ils travaillent avec moi, ça ne marche pas tellement les vérités variables.

QF – *Croyez-vous que vos interprètes, les critiques, ont bien compris ce que vous avez dit dans vos romans ?*

### Les ruelles de Caresso

Jacques Savoie  
La courte échelle, 1997, 192 p.  
(Coll. Roman 16/96)

**L**e sixième roman de Jacques Savoie forme le deuxième volet d'une trilogie amorcée avec *Le cirque bleu*.

Pouvant en somme se lire séparément -ce qui explique sans doute la mise en attente de projet annoncés dans le premier volet-, *Les ruelles de Caresso* met en scène les mêmes personnages aux prises avec la vie, l'amour et le destin qui tantôt les séparent, tantôt les rapprochent : Lazlo, le lanceur de couteau, qui souhaite « rapatrier » Hugo dans le cirque Barnum and Bailey, Marthe, l'amoureuse d'Hugo, qui souhaite oublier son ancien métier de clown et prendre la relève de son père en jouant au libraire et fonder un salon de lecture qui s'appellera « le cirque bleu ». Coincé entre eux, Charlie, onze ans, est transbahuté d'une maison à l'autre, celle de sa mère et celle de son père, et se réfugie dans son ordinateur. Il se met soudain à savoir lire et navigue comme un pro sur Internet où il découvre une « correspondante » allemande, Heidi, qui vit dans les ruelles virtuelles d'une ville bien nommée, Caresso. L'ascendant plutôt extraordinaire, surréel même, de Lazlo et le magnétisme irrésistible de ses yeux de velours sur Marthe et Hugo rendent plausibles les tergiversations incessantes des protagonistes. En contrepoint, Homère et son *Odyssée*, Goethe et *Les souffrances du jeune Werther* ajoutent du poids à l'argument du récit. Le style spontané et naturel de ce roman d'amour et de passion nous accroche dès l'abord, l'analyse des sentiments, un peu répétitive, faut-il le dire, confère à l'ensemble le ton d'un essai sur le sens de la vie, l'éclatement de la famille et la force du destin. Enfin, ordinateur et Internet nous plongent dans la contemporanéité et devraient séduire les passionnés des nouvelles technologies.

Gilles DORION

J. S. – Je pense que tout ce que j'ai écrit dans le premier cycle autour de la famille éclatée était assez clair. Pour ce qui est du nouveau cycle, j'ai lu quelques articles écrits par Réginald Martel qui semblait comprendre où j'allais. J'ai déjà reçu une lettre formidable de quelqu'un de Québec qui considérait *Les portes tournantes* comme un grand roman nationaliste québécois. Cette interprétation était à des années-lumière de ce que j'avais écrit, mais j'ai trouvé sa réflexion intéressante. En tout cas, ce roman a provoqué chez lui autre chose que de l'indifférence.

